

DU MÊME AUTEUR

Ste-Adèle, le ski et moi.
compte d'auteur 1996

Le musée Zénon Alary présente : Zénon Alary.
compte d'auteur 1998

Histoire de Drontes après un autre conte.
Lulu 2010 ISBN 978-1-4452-7405-8

Art sur fonds de neige.
Lulu 2016

Traits anodins de mon village d'antan

Historié par
Théodule Huot

Éditions NH
Éditions Normand Huot

ISBN: 978-2-9821866-3-7

Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec, 2025

Textes: Normand Huot

Illustrations: Théodule Huot

Copyrights

Tous droits de reproduction interdits, qu'elle soit partielle ou intégrale, de façon mécanique, électronique ou par quelque moyen que ce soit, incluant la photocopie, sans l'approbation explicite de l'éditeur.

Éditions N.H.

1310 rue des Rameaux, Prévost, Qc. J0R 1T0

Impression : Lulu.com



Je m'appelle Théodule Huot. Je suis "Titi".
Je suis né à Sainte-Adèle en 1917.
Depuis 2012, j'y repose en paix.

Exorde

Dans mes narrations picturales, une maison se veut une allégorie bien spéciale, aussi originale que les gens qui l'habitent. Ses portes s'ouvrent sur l'essence, la nature, la qualité et la culture de ses habitants. Épier par les fenêtres permet d'imaginer la trame d'un intérieur sombre envahi par la clarté extérieure. Les maisons prolifèrent, le village prend la forme d'un archétype. Grâce à des histoires anodines, nous nous connectons les uns aux autres. Fiction, mensonge ou création imaginaire sont tous issus d'une conjecture divergente de la réalité d'où découlent nos conséquences.

Ça fait si longtemps que j'associe ces tableaux au bon vieux temps. La ruralité de mon village est un endroit idéal pour les cabrioles et glorioles. Ce passé est fait de chemins terreux et de trottoirs en bois. C'était, d'une certaine façon, un endroit simple et débonnaire propice aux jeux d'enfants. Un endroit où des rencontres fortuites et exceptionnelles se produisent, avec des traits et des thèmes variables, qui influencent la façon dont un caractère se forge. Une représentation conventionnelle de l'enfance libre dans la culture populaire.

Après tout, aujourd'hui résulte des promesses d'hier, n'est-ce pas? Confronté à un destin si prévisible, que changerais-je? J'ai vécu cette époque pleinement en paroles et en promesses. Mon vécu d'autrefois, lié à un passé fier, forme la trame d'un récit personnel. Je me souviens de ces paysages dont les traits se sont estompés au fil du temps. Des émotions gravées très profondément en moi remontent à la surface. Ce village ne se démarquait ni par sa taille ni par son élégance, mais il était habité et très animé. Je porte un amour inconditionnel aux gens et aux objets de cette époque. La légende du banal, abandonnée par la tradition orale, s'enfonce sans fin dans l'oubli. Soyez conscient de la vérité d'une époque révolue, peinte de cette manière pour poétiser la chair perdue. Imaginons le récit d'un farceur sur une vie banale ou miséreuse, reflétant la foi de la jeunesse. En racontant mes souvenirs, naguère, j'ai peint les contours de mon village d'autrefois.

Je me veux un personnage que tous appellent "Titi". C'est un bouclier pour affirmer ma contenance. Les cabrioles, les idées et les actions d'un homme réfléchi sont des manifestations de son imposture. J'ai toutes les qualités de caractère, sauf peut-être la modestie. Mon aventure semble sortir tout droit de l'imagination de S. L. Clemens. Je pourrais dire que j'étais un mauvais garçon adorable. En hommage à la mémoire des héros ordinaires, je présente et raconte l'histoire de ceux que j'ai connus, pour que perdure au-delà des ombres du temps, l'empreinte biométrique. Ce récit est un jardin enchevêtré, édifié sans organisation préalable, à l'image d'un bilan historiographique. Ainsi, je m'exprime, moi, le "Titi", le peintre-skieur, l'aventurier du quotidien. Théodule, quant à lui, ne se manifeste qu'avec la tranquillité de l'âge et la nostalgie des traits tracés inconsciemment, ceux de l'épigone.

Une bonne histoire exagère les traits des personnages, des lieux et même de la chronologie. Une histoire merveilleuse est modérée afin que les traits soient crédibles. Selon vos perceptions, l'histoire que je tiendrai sera soit une allégorie, soit une vantardise. Je ne prétends pas tout dire, la mémoire étant ce qu'elle est. Je ne dépeins que quelques traits anodins de mon village d'antan.



" La patrie, ce sont les lourds traîneaux dont l'on se sert
pour la guignolée et les fourberies du Mardi gras. "

Anatole Parenteau
La voie des sillons



Rue Saint-Hyacinthe

La Semence

C'étaient deux charmants endroits d'une même collectivité. En haut, les uns affirmaient qu'il s'agissait d'un village, tandis qu'en bas, les autres affirmaient que c'était la paroisse. Ma résidence se situe sur la côte entre les deux. La rue devant la maison était alors un chemin de terre, et les trottoirs qui la bordaient étaient en bois. C'est là que j'ai vu le jour, en 1917, juste après les Ides de mars. Ce que j'en sais, ce sont les témoignages et les confidences qui m'ont été partagés. L'histoire locale n'a que très peu conservé de choses écrites à ce sujet. Rien ne laissait penser que l'événement était digne de mention, moi seul, je le percevais comme important. La tradition voulait que je naisse chez moi, en compagnie de ma mère et du médecin. Je suis le plus jeune de quatre enfants et le dernier pour qui le "De profundis" sera récité. Étant le plus jeune, je serai aussi le plus choyé. Les premières années furent vécues dans la peur de la grippe espagnole. Une quarantaine de parents et amis y ont succombé. Même les religieuses, dont les deux tiers ont été touchées, n'ont pas été épargnées par cette tragédie. On attribue la responsabilité de la peste à la nouvelle route nationale qui va de Saint-Jérôme à Sainte-Agathe. Personne ne l'a encore liée au retour des soldats d'Europe. Il est vrai que très peu de

volontaires venaient de la région. Ce n'est qu'à la fin de l'automne que les activités reprennent leur cours normal. L'école a commencé juste un peu avant décembre.

L'année suivante, la ville de Mont-Rolland a été créée à la stupéfaction générale. La construction d'une église sur la rue Saint-Jean a marqué le début de l'histoire. Jean-Baptiste Rolland, qui possédait la papeterie, a fait ériger celle-ci près de sa demeure. Rien ne laissait présager que l'événement soulèverait une telle turpitude. À l'origine du projet, l'église devait accueillir les employés de la papeterie. Ceux-ci habitaient près de l'usine et de la gare dans la vallée. L'église était au sommet de la montagne. La distance à parcourir pour les offices religieux était, au dire des travailleurs, trop grande. Jean-Baptiste Rolland soumit une supplique à l'évêché pour entreprendre la construction, aux frais de la papeterie, d'une église. Une belle structure fut érigée, trop belle pour être une simple desserte. L'extérieur était revêtu de briques rouges et elle surpassait, par ses dimensions, l'église du village. L'orgueil résulta de la paresse et la colère de l'envie. La rupture fut inévitable et le règlement du divorce prit la forme d'un nouveau village.

Jean Rolland, fils de Jean-Baptiste, était maire du village depuis 1916. Il démissionna de cette charge dès que fut officialisée la création de Mont-Rolland. Toutes les suspicions, les doutes et surtout les rumeurs ont été engendrés. Seule la puissance de la bénédiction épiscopale a réussi à mettre fin aux récriminations. Les actes, pour officialiser la sécession, ont été accordés et un conseil municipal a été élu. Alors, n'en parlons plus et nourrissons la rivalité.

Après les événements de 1918, voilà que la partition entre village et paroisse menace l'équilibre social. En 1920, Alphonse Blondin a remplacé J.A. Lajeunesse, qui avait assumé les fonctions intérimaires à la mairie. La ruralité, du moins l'image qu'elle projette, ne plaît pas à tous. La bourgeoisie et les tâcherons ont des intérêts divergents. Le 20 décembre 1922, la municipalité du village a été incorporée. Le 10 janvier 1923, Alphonse est élu premier maire du village. Georges Legault est proclamé maire de la paroisse et exercera la charge pendant trente ans. C'est le genre de stabilité politique qui nourrit l'imagination et inspire de belles histoires. Les élections municipales se succèdent au village. Elles donnent lieu à des discours conflictuels amers sur des droits présumés acquis par certains et accusés d'ingérence par d'autres. D'autant plus que le droit de vote est l'une des sources de la discorde municipale. L'antinomie se crée par une véritable confusion entre village et paroisse,

tant politique que fonctionnelle. Les services postaux contribuent au désarroi. Le courrier n'est pas livré mais réclamé au bureau de poste. Il y en avait deux, un au village d'en haut et l'autre à la paroisse en bas. La confusion surgissait pour le citoyen qui résidait dans l'un et menait ses affaires dans l'autre. Les conseils municipaux renommaient les rues qui chevauchaient les juridictions. Toujours souriant, le maire de la paroisse menait les négociations durant tous ses mandats. Le droit de vote appartenait aux propriétaires. Bien des paroissiens détenaient des propriétés au village et y exerçaient leur droit. L'inverse est aussi vrai, mais l'hégémonie de la paroisse n'a jamais été menacée.



Maison de Georges Legault



Rue St-Hyacinthe

Côté droit, Wilfrid Corbeil, Emery De Repentigny, Arcade Desjardins, Grégoire Rochon, Adolphe Lachance

Côté gauche, Joe De Repentigny, J.A. Valiquette, Émile Dubé

La côte était éclairée par trois lampadaires, offrant une source de bonheur pour les groupes d'enfants désireux de s'amuser. En hiver, rien n'était plus agréable que de dévaler la pente sur nos traîneaux, "bobsleighs" et luges. Nous en profitions tellement que les maires décidèrent d'interdire la glisse sur cette pente. Plus de descentes en traîne sauvage pour aller du village à la paroisse. Cependant, cette réglementation n'était pas universelle. On fermait apparemment les yeux pour les touristes de ski, permettant ainsi de profiter à la fois des avantages financiers et des plaisirs liés au tourisme hivernal. Qu'importe, nous avons les champs tout à nous.



Maison de Midas Legault

En été, la rue Saint-Hyacinthe se transforme en un lieu bucolique, bordé d'arbres plantés à grands frais. Nous montions la côte pour aller à l'école, assister aux services religieux ou nous baigner dans le lac. Nous la descendions pour le commerce, les courses et les services. La boulangerie de Sigefroy Desjardins se trouvait tout en haut de la côte, tandis que la beurrerie d'Albert Lessard était située en bas, sur le chemin du onzième rang. C'est tout un périple pour mettre du beurre sur son pain.

Joseph Aldéric Valiquette a travaillé dur pour se constituer un pécule. À l'âge de neuf ans, il part pour les camps forestiers et à quarante-cinq ans, il a les moyens de devenir rentier et décide de vivre comme bon lui semble. Ses possessions comprenaient trois lots en bois debout, deux scieries, un aqueduc, une ébénisterie, une ferme dans le cinquième rang et quatre maisons au village. Depuis quelque temps, Joseph Aldéric broie du noir, sa Rose Délima a vieilli. Il a remarqué que les tâches ménagères devenaient de plus en plus difficiles pour elle. Comme la plupart des hommes de son époque, il ne savait pas quoi faire ni comment l'aider. Même s'il était un meneur d'hommes, il se trouvait impuissant devant l'entretien ménager. C'est lui qui organisait les levées de grange ou autres constructions. Mais lui aussi vieillissait et la responsabilité de la maisonnée lui était étrangère.

Ses fils, Théodule, Martial et Oscar, avaient quitté le nid pour mener leur propre vie ailleurs. Sa fille, Eudoxie, était mariée à Rodrigue Huot, un bon travailleur et un bon locataire. Ils étaient de retour au village dès le début de la grande guerre. Ils sont ses voisins immédiats. Eudoxie visite quotidiennement et aide aux tâches ménagères comme elle le peut. Il faut admettre qu'elle a hérité du talent de son père pour gérer tant l'éducation des enfants que l'administration ménagère.



C'est une femme capable, forte et déterminée qui se défend bien. À l'âge de quinze ans, elle avait déjà la force nécessaire pour égaler n'importe quel homme. Il l'avait vue soulever un sac de pommes de terre de cent livres d'une main et le balancer sur son épaule. Elle savait lire et écrire malgré le peu de scolarité auquel elle a eu droit. Il était fier d'elle et reconnaissait son intelligence. Il lui a appris la comptabilité, les calculs commerciaux et les taux d'intérêt, même si sa nature la destinait au mariage. Elle était de retour et lui serait utile. Plus il y pensait, plus il en était convaincu. Il pourrait s'appuyer sur Eudoxie pour être son bâton de vieillesse. Il lui incombait maintenant de se léguer lui-même à sa fille. Il lui cédait sa maison et le terrain en contrepartie d'un loyer et d'une charge. Lui et Rose Délima devaient vivre avec la famille Huot jusqu'à leur décès. Ainsi dit, ainsi fait.

C'est une belle et grande résidence de briques rouges, construite en 1909 par Joseph Aldéric. Entourer sur deux faces par une grande galerie blanche surmontée d'un petit balcon au-dessus du porche d'entrée principale. C'est une construction moderne, il y a même de l'électricité. La porte d'entrée s'ouvre face à un long escalier droit menant à l'étage. Sur la droite un boudoir tient lieu de bureau et de salle d'accueil, en particulier lors de la visite paroissiale. La chaise du curé s'y démarque. Personne d'autre n'a le droit de s'y asseoir. La cloison mitoyenne entre le boudoir et la cuisine comporte deux ouvertures; une porte donnant accès à la cuisine ainsi qu'un interstice d'environ un mètre de haut par un mètre et demi de largeur dissimulé derrière un paravent. Au pied de l'escalier, sur la gauche, une porte donne accès au salon, mais elle est presque toujours close. L'escalier conduit à un hall sur lequel s'ouvrent quatre chambres à coucher et grand luxe pour l'époque, une salle de toilette intérieure, dernier cri avec lavabo et toilette de porcelaine. Une chaîne actionne la chasse d'eau du réservoir situé presque au plafond.



Maison de Joseph Aldéric Valiquette

La cuisine est la plus grande pièce de la maison. Elle occupe la moitié de l'étage. C'est le cœur du foyer, où tout se passe. À gauche, devant l'interstice vers le boudoir, se trouve un énorme poêle à bois en fonte émaillée, surmonté d'un fourneau et d'un réservoir d'eau chaude. Il sert également de système de chauffage central. Une grande fenêtre encadrée par des armoires au-dessus d'un long garde-manger permet d'observer discrètement les allées et venues sur la colline. Sur le mur du fond de la cuisine, un évier en porcelaine est accroché au mur extérieur de la maison. Un seul robinet est nécessaire. La porte de derrière mène à un solarium qui sert de cuisine d'été. Un cabanon et un poulailler complètent le décor. Huit grands érables délimitent le terrain ainsi qu'une clôture en bois et en fil de fer.

J'avais environ cinq ans lorsque nous avons emménagé chez grand-père. Trois générations vivent sous le même toit : les grands-parents, les parents et quatre enfants, Lucienne, Ubald, Roger et moi, Théodule.



Il y a toujours un visiteur à la maison, un oncle, un cousin accueilli par la maisonnée. Ils venaient de loin, leur séjour était proportionnel à la distance parcourue, au moins deux jours, au plus un mois.



Livraison chez Bigras

L'été amène son lot de visiteurs étranges et de mendiants. Grand-mère refuse de les laisser entrer. Grand-père les reçoit sur la galerie. Il partage sa blague à tabac avec eux. Ils parlent pendant des heures puis s'en vont. Mes frères sont quelque peu embarrassés par leur présence, mais c'est principalement à moi, son filleul, que grand-père demande à être présent. Il me fait comprendre que tout homme mérite du respect, peu importe son apparence. Je perçois aussi son plaisir malicieux lorsque, bien installé dans sa chaise et entouré de ces visiteurs, il salue bruyamment les notables, religieux et autres résidents qui osent s'aventurer devant son domaine. Peu s'arrêtent et tous se limitent à des formules de politesse expéditives. Les yeux se baissent et les têtes se détournent. Je l'entends me dire avec un sourire malicieux et son regard perçant : "Regarde comment les têtes de ces braves gens se ferment et se fanent comme des fleurs sans racines en manque d'eau." Je ne comprenais pas à l'époque la subtilité de ses paroles. Mon éducation ne faisait que commencer et grand-père s'assurait de nuancer mes perceptions au-delà de l'enseignement généralement accepté. Je me souviens de ces leçons impromptues, de ces phrases qui semblaient d'abord inattendues et hors de propos, de ce langage ludique fait de rimes moqueuses. Parlant de la mort d'un notable, il disait que c'était un mal aimé de son vivant, mais imprégné de si grandes vertus dans la mort. Le vieux Barabbas assistait à toutes les funérailles comme tout bon obséquieux qui se respecte. Il remarqua que le banc inoccupé de Joseph Aldéric. Le service funéraire

terminé, il passa remplir sa pipe et recueillir des potins. J.A. le faisait tourner en rond et tergiverser un peu. Comme à son habitude, le vieux Barabbas commença par décrire la belle cérémonie et surtout les beaux mots du père Lesage louant le brave citoyen défunt. Je ne sais pas si Joseph Aldéric s'était vu refuser l'absolution ou s'il aimait simplement critiquer les prêtres, mais lui affirmait que plus nous connaissions le monde, plus les vertus bienveillantes de la religion s'estompaient. Il soutenait qu'il parlait en termes précisément vagues. Selon lui, ce qui est dit formellement peut signifier autre chose pour celui qui l'entend. Même le calcul n'échappait pas à cette notion. Il demandait combien je pouvais économiser pour cinq jours de travail si l'on me donnait trente cinq cents par jour et que je dépensais cinquante cents par jour. C'était une question absurde s'il en est. Sa réponse était cinq dollars. Constatant mon regard perplexe et mon incrédulité face à son calcul, il suggérait, pour tout indice, que la présence ou l'absence d'un simple trait d'union pouvait tout changer dans notre appréciation des faits. Joseph Aldéric avait aussi ses défauts. Il aimait partir à son gré sans que personne ne sache où il allait. Quelquefois, il partait pour se divertir, parfois à la pêche ou à la chasse. Il annonçait son départ sans rien dire de plus. Partir, ne fut-ce que pour quelques heures, quelques jours ou même quelques semaines, l'appel de sa nature libertaire avait raison de sa volonté. Rose Delima s'en accommodait, et Eudoxie y était habituée. Les commérages allaient bon train pour expliquer le mystère du grand voyageur, ou justifier son comportement. À celui qui le questionnait, il répondait invariablement que Dieu le savait et que le diable s'en doutait. Était-il de même nature que tous ces "Wabos" avec lesquels il partageait son tabac et parlait des langues non chrétiennes? La rumeur l'avait vu prendre le train pour Montréal ou Mont-Laurier. À son retour, il nous racontait son périple ainsi que des nouvelles de ses fils. Chaque fois, il ramenait des objets de toutes sortes, des présents de la nature. Une fois, il est même revenu avec un singe. Je me souviens seulement qu'il était brunâtre et avait une longue et grosse queue. Il peignait les poils de son crâne. Sa queue lui était utile pour se défendre contre trois enfants espiègles. Je vous assure qu'un coup de queue, ça fait mal. L'animal a eu le dessus sur les trois garnements.



Maison et Forge d'Onias Lamoureux

Parfois, j'accompagnais grand-père, principalement à Saint-Jérôme, pour assister à un spectacle ou à une pièce de théâtre. J'ai assisté à une représentation, "Aurore l'enfant martyr". C'était si réel que bien des spectateurs voulaient s'en prendre à la marâtre. J'aurais voulu aussi défendre la pauvre petite. En riant, Joseph Aldéric m'a dit : "Il y a assez de crédules pour se passer de Théodule". Il se procurait aussi des livres que son libraire vendait hors de la vue de l'évêché, mais toujours sous leur index.

Grand-père n'était pas un homme à laisser passer une bonne opportunité. L'occasion s'est présentée alors qu'il revenait de l'un de ses voyages. Cette fois, il n'avait été absent que trois semaines. Lorsqu'il est arrivé à la gare, il a vu son ami Ernest Templier qui se préparait à retourner au village. La compagnie est toujours la bienvenue et une carriole bien pratique pour transporter les bagages. Fidèle à ses habitudes, il rapportait beaucoup de bibelots pour compenser son absence.

À l'âge de soixante-treize ans, Ernest Templier s'est fait convaincre de prendre une épouse. Le père James Lesage, bénit-soit-il, l'avait présenté à la veuve d'Auguste Rochefort. Le père Lesage était fermement convaincu qu'il n'est pas bon pour l'homme de vivre seul. Ernest courtisait Marie-Louise Boivin depuis qu'elle avait terminé son veuvage. Les bans furent publiés et le mariage célébré. Elle vivait, pour ainsi dire, chez son gendre, Alzéar Lévesque. Auguste, son défunt, s'était donné à sa fille Félixine, épouse d'Alzéar. La coutume veut que le mari exerce le droit de propriété absolue sur les biens de sa femme. Alzéar n'est pas contre l'union de sa belle-mère, en fait, cela lui convient de se départir de l'obligation de l'héberger.

À Dieu la douairière de la vieille maison, Marie-Louise n'emporte dans ses bagages que ses hardes et le vieux violon d'Auguste. Bien qu'Ernest soit un bon diable, il a toujours ses démons intérieurs. Il est tourmenté par l'argent comptant. S'il avait pensé faire un mariage avantageux, il désenchanta de savoir sa douce femme sans le sou. Leur union, persista durant les dix années de vie qu'ils ont partagées. Au cours de la conversation entre Ernest et Aldéric, le talent musical de mon frère Roger fut mentionné. Ernest prête une oreille attentive et évoque les mérites du beau violon italien d'Auguste. La question du prix se pose assez rapidement. L'âge et la cupidité mènent souvent à des actions imprudentes. Il semble que pour boire, il faut vendre, selon une chanson populaire. Ils s'arrêtèrent au "Chalet Marin" pour sceller l'accord en levant leurs verres de bière. La volonté de Marie-Louise importait peu, c'était sa prérogative de toute façon. Auguste Rochefort avait tracé, après avoir acquis le violon d'un émigrant au début du siècle, ses initiales A.R. sur l'étiquette du fabricant, au cœur même de l'instrument. Le violon fut la gloire de Roger et fit sa réputation de violoneux. Il joue avec une dextérité inégalée. On le croyait endiablé tellement il jouait avec un entrain d'enfer. Lorsqu'il interprétait le reel du "Martyre des Trois Engins", il était capable d'exprimer leur immense douleur. Aucun danseur ne peut y résister. Le son de son violon est incomparable. Il est si puissant qu'il peut, à lui seul, surpasser d'autres musiciens. La réputation de l'instrument est telle qu'un vrai violoniste, Noël Brunet, a demandé à l'emprunter pour un concert local. Roger a gardé ce violon pendant quarante ans avant de me le donner pour le transmettre à la génération suivante. Encore aujourd'hui, on peut voir les lettres AR écrites au crayon près de l'étiquette Antonius Stradiuvarus facienbat Créménofis. Ce n'est pas un Stradivarius, mais un magnifique instrument avec une légende locale.

*

* *

La maison de briques nous permettait bien des fantaisies. Sous la galerie du côté, haute de quatre pieds et fermée par un treillis de bois, nous nous sommes bien amusés. Quelques planches et caisses de bois suffisaient à nous faire voyager. Ce repaire, que nous espérions secret, se transformait en wagon de gros char, de voiture ou en automobile au gré de notre imagination. Il y avait place pour toute la bande: les Marengère, Aveline, Corbeil, Legault et Huot. Je portais fièrement la casquette de conducteur du "Canadian Pacific Rail road" et je poinçonnais les billets factices qu'ils avaient achetés en échange d'un caramel. Une fois, André Aveline arrive avec un sac plein de cette friandise pour faire un grand voyage. Peut-être sommes-nous allés jusqu'à l'océan Pacifique car il y avait suffisamment de caramels pour avoir le mal de mer. Notre tanière devint un casino le jour où les jeux furent interdits. Comment aurions-nous deviné que la machine à sous du restaurant de Léo Desjardins se retrouverait sous notre galerie? Certes, le mécanisme de l'appareil et la porte arrière avaient été retirés, mais le bras actionnait toujours les roulettes. La machine était assez volumineuse et moi assez petit pour que je puisse m'y cacher. Ma mission consistait à recevoir les sous et à concéder de temps à autre un gain. La maison gagnait régulièrement jusqu'au jour où un protêt déclencha l'ire de nos parents. Les règles furent apprises, nous dûmes faire remise au-delà de nos prises. Une porte donnait accès à un antre mystérieux sous la maison de brique. Quelle caverne à explorer pour des spéléologues en mal de découvertes. Le lieu était noir, terreux, impossible de s'y tenir debout. Nous avançons à tâtons pour découvrir une étrange chambre aux trésors remplie de toutes sortes de victuailles. Des voix au-dessus de nos têtes nous apprirent que les gardiens venaient. Nous avons fui en emportant avec nous un butin. Au sortir de la caverne, dans notre hâte, nous échappons le pot qui se brisa. Ce fut notre déconfiture qui se répand au sol.



La menuiserie de Rodrigue Huot

Pour une raison qui peut sembler obscure aujourd'hui, il était courant de vénérer ses parents. Le quatrième commandement de Dieu le stipule : tu honoreras ton père et ta mère. Pour ce faire, il suffit de faire preuve de respect et d'admiration comme s'ils étaient le roi et la reine d'Angleterre et nous leurs sujets. Par conséquent, utiliser un déterminant approprié nous semblait correct, surtout avec une majuscule dans l'intonnation. Comment décrire l'homme? "Son père" travaillait comme simple ouvrier tandis que "Sa mère" dirigeait le foyer. Nous sommes locataires dans l'une des maisons de mon grand-père maternel. En fait, nous sommes ses voisins immédiats. Le père était un homme complètement à l'opposé de son beau-père. Il travaillait à la papeterie Rolland. En bon père de famille au charisme très discret, il ne s'exprimait pas beaucoup et savait se contenter de peu. Jouer avec ses enfants était un tabou, sans parler de montrer ses sentiments. Je soupçonne qu'il était profondément sensible et peut-être maltraité par la vie. Être propriétaire ou entrepreneur ne nourrissait pas son ambition. Le seul rêve qu'il n'ait jamais exprimé était d'avoir un vélo pour aller au travail, et cela ne s'est jamais réalisé. La cruauté de l'enfance nous pousse à visser audacieusement une sonnette de vélo sur sa boîte à lunch. Aldéric rigolait, et Rodrigue ne savait pas quoi dire.

Le silence de "Son père" me hante encore. Menuisier habile et rigoureux, il se passionne pour le travail du bois. Au travail, il fabrique des gabarits en bois servant de modèle pour fondre des engrenages ou des pièces de machinerie de rechange. C'est de ses mains qu'il nous confectionne les plus beaux jouets. À la papeterie, il est un rémouleur assigné aux rognoirs. On dit que ses lames sont si tranchantes qu'elles peuvent être utilisées pour se raser. À la maison,

avec les pièces d'un vieux rouet, il s'est fabriqué une meule, actionnée au pied, pour affûter au plus fin tranchant le fil des lames. Quasi obsessive, cette minutie fait partie intégrante de son caractère. Il lui faut des heures pour empiler du bois de chauffage. Il choisit les bûches, les place et les replace en minimisant les espaces vides pour atteindre la bonne mesure. Si la corde de bois, livrée et payée, ne rencontre pas la norme, il revendique les biens manquants, au grand désarroi du fournisseur qui n'a pas fait preuve d'autant de circonspection.



Quand on est jeune, l'imitation est une façon d'apprendre. En associant des skis avec des douves de tonneau, des sangles en cuir avec de vieilles chambres à air, Roger et Ubald avaient fabriqué des skis de fortune. De longs patins en bois plutôt que de vrais skis. Ainsi équipés, j'ai été initié au ski, ou plutôt à maintenir l'équilibre sur des skis, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Nous avons alors abandonné notre "bobsleigh". Constatant le plaisir que nous avions, Ubald, Roger et moi, à skier, notre père, très habile de ses mains, nous fabriqua à chacun une paire de skis. De vrais skis avec une pointe courbée et une mortaise au centre pour passer le harnais. Il s'entendait bien avec le cordonnier Jos de Repentigny pour tout ce qui touchait au cuir. Deux semaines de travail ont rendu trois petits gars très heureux. Avec de tels prototypes aux pieds, Ubald, Roger et moi sommes devenus les meilleurs skieurs de la côte. Rodrigue savait travailler le bois. Sous ses doigts habiles, chaque pièce de bois prenait vie.

Un grand nombre de skieurs s'arrêtaient à l'hôtel central pour un bon repas et de l'hébergement. Les skis étaient plantés dans la neige ou appuyés contre les rampes de la galerie. Notre père a observé les skis que les clients avaient délaissés dans la neige. Il n'a eu aucun mal à dresser ses plans. Nous étions fiers de nos skis. Nous les utilisions pour aller à l'école, faire des courses ou toute autre bonne raison qui se présentait. Tout autour, il y avait des champs de neige, porte d'entrée de notre plaisir.



J'étais jeune lorsque "Son père" a été mis à la retraite contre son gré. Toutes ces années de service n'avaient pas suffi à le protéger contre une retraite selon les critères industriels. C'était un bon employé, travailleur, loyal, mais il avait atteint la fin de son utilité. Il semble que ce soit plus rentable pour la papeterie d'acheter des pièces de rechange plutôt que de réparer les anciennes et de sous-traiter l'affûtage. Dommage pour lui, "Son père" se retrouvait sans emploi, sans occupation, il se sentait vieux et inutile. La nécessité est l'essence de l'ingéniosité.

Portés par notre jeunesse, mes frères et moi avons converti le cabanon arrière en un atelier de menuiserie. Une construction simple, pas très grande, mais permettant d'accueillir un établi de menuisier et les outils pour travailler le bois. La boîte à outils

contenait pieds à coulisse, équerres, trusquins, herminettes, métiers manuels, vilebrequins, gouges, ciseaux à bois et de nombreux rabots Saint-Joseph. Nous avons également acquis une machine-outil Bournival qui activait le tour à bois, la scie à table, la raboteuse et la scie à ruban par de longues et solides courroies. Un scepticisme prudent guide Rodrigue dans notre entreprise. Il manquait d'esprit d'entreprise. C'est un excellent exécutant, trop sans doute.



Sa patience est loin d'être proverbiale, et il ne tolère pas la maladresse et exprime cela de manière péjorative. Pour travailler et apprendre sous sa direction, il faut avoir envie d'apprendre et surtout être imperméable aux invectives. J'ai appris en me taisant et en bridant mon estime de soi. Mes frères, eux, n'ont jamais réussi. Peut-être qu'il avait des attentes plus élevées pour ses fils aînés et moins pour moi, le plus jeune. Un travail bien fait porte ses fruits. Fabriquer des portes et des cadres, des moulures est son quotidien. La production est en fin de compte artisanale, mais rapporte assez pour restaurer sa dignité. Parfois, il est surpris par l'ampleur de ses revenus.



Le magasin général J. L. Dumouchel coin St-Hyacinthe et Route 11

La vie quotidienne est très animée. "Sa mère" et grand-mère se lèvent à l'aube, bien avant les hommes. Ma sœur Lucienne les rejoint bientôt. Elles ont beaucoup à faire : allumer le feu dans le poêle à bois, chauffer l'eau pour le thé, dresser la table et préparer les déjeuners. Joseph Aldéric et Rodrigue se lèvent à leur guise. Ils se lavent à la débarbouillette dans la chambre avant de s'habiller et de descendre à la cuisine. C'est le moment de tendre la sangle de cuir et d'y passer le rasoir, de verser de l'eau chaude dans la bassine et d'entreprendre la misère quotidienne, le rasage. Il est presque six heures lorsqu'ils s'assoient et attendent d'être servis. Le déjeuner est copieux et n'a rien à envier aux autres repas. Le thé est chaud et la théière est mise sur la table. Les cretons, la graisse de rôti et la tête fromagée accompagnent les toasts régulièrement; le bacon, le jambon et le rôti de porc sont occasionnellement disponibles.

Grand-mère, mère et fille veillent à tout, même les confitures ne sont pas négligées. La cave, sous la trappe, dans le sol, est pleine de conserves de toutes sortes. Les femmes ne sont pas oisives. Elles suivent les saisons pour remplir la réserve et la garder pleine : sirop de printemps, fruits d'été, légumes d'automne, sans oublier le saloir lorsque Émile Dubé abat un cochon. En prime, grand-mère fait son propre savon local avec de la graisse et des cendres.

La cuisine est la plus grande pièce de la maison et la plus utile.

Toutes les tâches ménagères s'y déroulent. Lessive et raccommodage, avec trois gars, il y a beaucoup à faire. Il y a une machine à coudre sur sa base en fonte. Elle est actionnée par une pédale. Lorsque tout le brouhaha du matin se termine, il est temps de commencer à planifier le dîner. "Son père" a sa boîte à lunch pour son repas à la papeterie, les autres ont droit au repas complet attendu. L'après-midi, ils arrivent, les bons amis, les dames de Sainte-Anne et les patronnesses pour les potins quotidiens. Le téléphone existe, mais rien ne vaut le bouche-à-oreille. En plus d'entendre, on peut voir les visages et comprendre les intentions non verbales pour mieux répéter et enrichir les potins. Grand-mère tricote tout en écoutant une voisine raconter ce qui se dit au magasin Lacasse et chez Dumouchel. Elle est certaine de ses sources : c'est la gouvernante du curé qui lui a dit.



Les nouvelles du jour deviennent les nouvelles du soir autour de la table après le souper. Les cartes à jouer se retrouvent sur la table. Mon père, Rodrigue, n'aime pas les potins. Trop de personnes innocentes succombent par calomnie. Trop de coupables sont blanchis par médisance et fausses vertus lorsque la source s'en indigne, plaide-t-il. J'aime écouter les conversations. Elles sont vibrantes, émotionnellement chargées et sans retenue, surtout lorsqu'elles traitent de politique. Grand-père sait que j'aime cela et je soupçonne qu'il me surveille du coin de l'œil. Parfois, il m'adresse la parole pour voir ce que son filleul comprend. Nous parlons souvent de manière ludique, en faisant dire aux mots autre chose que ce qui est conventionnel. Il appelle cela scruter. La chaîne commence par un mot que chaque personne complète à tour de rôle en ajoutant un mot logique mais qui peut ou non détourner le sens de la phrase. Les jeux

de calcul et de dessin trônaient autour de la table. Ces activités d'étirement de l'esprit donnaient une certaine légitimité à l'éducation.

Un jour de vacances, grand-père a reçu la visite d'un vieil ami français dont le fils était mort pendant la Grande Guerre. Remarquant mon esprit rebelle, il m'a surnommé "Titi". Il n'en fallut pas plus pour que mes frères et amis reprennent le surnom. Étant le plus jeune, je serais désormais connu sous le nom de "Titi". Je suis devenu "Titi", ce géomètre nocturne ou crépusculaire qui semble mesurer le sol à chacun de ses mouvements. J'ai capturé ce noble titre comme s'il s'agissait d'un grand papillon, sans trop d'effort. Qui sait pourquoi un voyageur de passage m'a donné un tel nom. Il pensait probablement à Victor Hugo qui écrivait : "Le Titi est à un gamin ce que la phalène est à la larve". Désormais, j'incarne ce galopin impertinent qui a pris l'esprit du "Titi".

Pour ce que cela vaut, je suis un "Titi" loin de Paris, perdu dans la nature, dans un coin perdu à mi-chemin entre Montréal et Mont-Laurier. Je me souviens de quelques amis fidèles que j'ai accompagnés de l'école au cimetière. Pas plus que les doigts de la main sont les rares amis sincères que je peux compter. L'amitié se nourrit de proximité. Mes frères Roger et Ubald ont été les premiers à satisfaire ce besoin. Au fil du temps, j'ai trouvé beaucoup d'amis, certains pour la vie, d'autres simplement pour un moment. Le noyau du groupe comprenait les Marengère, Rochon, Ouimet, Corbeil. Les plus significatifs étaient Louis Legault, Raoul Vaillancourt, Jack et Philippe Fermanian. Nous partagions le temps d'école, le temps de travail, le temps de plaisir, tout notre temps. C'étaient des amis de cœur, des amis dès le début.

La germination



Maison de Paul Lamoureux par la suite Maison de Grégoire Rochon

Paul Lamoureux habitait en face de chez moi. Sa ferme incluait sa résidence et ses dépendances. La parcelle de terre s'étendait de la bordure de la rue jusqu'au milieu de la montagne derrière. La terre n'est pas très productive ni rentable. Grégoire Rochon a acquis le terrain de Paul Lamoureux. Il a vendu quelques propriétés le long de la rue et a rénové l'hôtel "La Maison Blanche" en haut de la côte. La vie est si courte, sa succession a vendu toutes ses propriétés à Adélard Marin. Ce dernier était plus intéressé par l'exploitation de l'hôtel. La maison et les dépendances furent acquises par Edouard Groulx. Ce dernier y a élevé sa famille. C'était une époque de grandes familles et de mérite diocésain, dont la médaille a été décernée à Mme Edgard Groulx pour avoir eu vingt-deux enfants. Plus bas dans la rue vivait Arcade Desjardins. Lui et grand-père se connaissaient bien. Disons qu'ils se respectaient mutuellement. Sa maison en briques a été construite à peu près en même temps que celle de mon grand-père. Elles se ressemblaient, exactement de la même taille mais avec des vocations différentes. Arcade Desjardins préférait avoir

un revenu, non par nécessité, mais par pragmatisme, juste pour dire que ses biens sont rentables. L'étage supérieur de la maison était loué. Le rez-de-chaussée suffisait pour lui et sa femme Anne McGuire. Homme d'affaires, il avait aménagé un bureau et y brassait beaucoup de transactions. Son plaisir était le profit, tout genre de profit, principalement le sien. Il n'était pas craint, mais tous le respectaient.

Voisin de la maison d'Edgard Groulx, s'élevait la tour de la caserne de pompiers. Construite plus par un compromis raisonnable entre le village et la paroisse, le garage municipal abritait l'unique camion d'incendie. Lorsque la sirène retentissait du sommet de la tour, les pompiers volontaires répondaient à l'appel. Ils accouraient tous, les Lessard, Monette, Larose, Valiquette et autres volontaires. Ils se précipitaient pour sortir le camion et aller au feu.





Maison du Dr Jérémie Poirier

Nos jeux sont simples et dépourvus d'artifice. Nous utilisons notre imagination. Une rangée de bancs devenait un wagon, une allumette et une ficelle devenaient de nombreuses farces et nous imaginions les coins reculés du monde. C'est une enfance remplie d'escapades estivales. Nous nous retrouvons chez Marenger, Vaillancourt et Legault. Nous courons dans la rue ralliant au passage Rochon. Coupant à travers les champs jusqu'à la pâture au flan de la montagne. Là, un merveilleux ruisseau y coule depuis le Lac Rond et dans lequel une source très fraîche de la montagne se déverse. Le ruisseau continue son périple à travers une série de cascades jusqu'à la Rivière aux Mulets en contrebas. Nous faisons naviguer nos petits bateaux en papier le long du courant pour découvrir des mondes imaginaires. Nous y avons installé notre mare secrète.

Ce n'était pas une mer très profonde, mais elle nous offrait assez d'espace pour nous mouiller. Un barrage de fortune retenait l'eau. Quelle profondeur avait-elle, je ne saurais dire. Je n'étais pas très grand, mais j'avais certainement de l'eau jusqu'au cou.

Un trou fut creusé au centre de la mare. La tâche avait été ardue parce que le lit de la rivière était fait de gravier et de boue. Une planche, maintenue entre deux gros rochers, nous servait de tremplin. Nous pouvions, dès lors, sauter dans le creux pour un plaisir d'été. Raoul Vaillancourt, défié par une bravade, y plongea tête première. Le malheureux atterrit dans une partie rocheuse d'à peine deux pieds de profondeur. Nous trouvions le plongeon très drôle, mais quand il se releva et que nous vîmes son visage ensanglanté, ce fut la panique. Comment ne s'est-il pas tué, je ne sais pas? Une serviette fut posée sur sa tête du mieux que nous pouvions et il fut rapidement ramené à la maison. Pas question d'aller chez un docteur pour une coupure ou une fracture, les premiers soins sont toujours une affaire de maman.

Avec l'arrivée du mois d'août, les bains devenaient moins fréquents. Le temps des récoltes approche, l'école aussi.



Hôtel Aubert

Avec l'automne, tombent les feuilles mortes. Les érables autour de la maison couvrent le sol d'un tapis épais. Maintenant vient le temps des tas de feuilles, un splendide plaisir enfantin. Racler le sol, rassembler toutes ces feuilles, s'y enterrer ou simplement sauter dedans. Nous n'attendions que la permission de grand-père pour commencer. Il jugeait si le moment était favorable à notre plaisir. Il examinait les arbres pour déterminer la bonne période. Généralement, il ne restait plus beaucoup de feuilles dans les arbres. En une seule journée, nous amassions tout ce qui était tombé. Nos tas semblaient immenses et notre temps de jeu trop court. Puis quelques jours plus tard, la crémation traditionnelle. C'est aussi un grand plaisir. Les adultes, car c'est une tâche pour eux, divisaient les feuilles en deux tas, un pour brûler et un pour alimenter le feu. Pour être honnête, c'est notre grand tas qui sert à alimenter un plus petit. L'adulte présent sortait une allumette en bois, "une grosse Eddy", comme on disait à cause du nom du fabricant. C'est le genre d'allumettes qui s'enflamment sur toutes les surfaces rugueuses, même sur le pantalon en laine du pays de grand-père. Étant le plus jeune, je n'avais pas le droit de les utiliser ni de jouer avec elles. Trois zones sont allumées dans le petit tas. Le feu se propage et les flammes montent. Nous regardons, fascinés, la rougeur s'étendre et la fumée qui s'échappe lorsqu'une brassée de feuilles étouffe les flammes. La fumée irrite nos yeux et nos narines perçoivent l'odeur âcre. J'ai le droit d'alimenter le feu. Je jette des poignées de feuilles. Mes frères se moquaient de mes tentatives. Offensé par leur sarcasme, je rejoins ma grand-mère qui a également choisi ce jour pour faire son savon.

Notre voisin, Arcade Desjardins, travaillait dur, brassait des affaires et savait très bien calculer. Le Code civil ou, comme on l'appelait alors, le Code Napoléon, était sa bible. Il en connaissait les tenants et les aboutissants mieux que n'importe quel notaire ou avocat. Il aimait l'argent et cela lui attirait des reproches sévères de la part du curé du village, mais l'évêque le tenait en haute estime. Il était un homme politiquement influent. Il soutenait tous les partis. Il appert qu'il pouvait faire ou défaire l'élection de politiciens.

À l'échelle locale, il était un homme d'affaires audacieux. Je me souviens, lors de l'aménagement de la plage municipale, qu'un bâtiment gênant les travaux serait démoli. Une vente aux enchères, au plus offrant comme on dit, excite l'avidité entrepreneuriale des villageois. Une restriction attendait l'acheteur potentiel. Trois jours sont alloués pour enlever le bâtiment. Tous les intéressés se demandent comment démolir la maison en si peu de temps. Certains allaient jusqu'à prédire la perte du dépôt suite au non-respect de l'obligation. Arcade avait fait ses devoirs avant l'enchère. Il avait examiné les lieux, le bâtiment et les environs. Il remarqua un terrain entre la plage et la rue Beauchamp, dont le propriétaire lui était redevable. Il lui a soumis une offre pour l'achat de la parcelle de terrain exclue de l'expropriation. Une clause prévoyant l'utilisation immédiat du terrain fut inscrite à l'offre d'achat. Le jour de l'enchère, il était le seul enchérisseur.

Son offre fut acceptée. Dans le délai imparti, il fit déplacer la maison sur de nouvelles fondations qu'il avait fait aménager à peine vingt mètres plus loin. Ce qui est encore plus impressionnant, c'est que le jour venu d'officialiser l'acte devant notaire, il revendait simultanément cette jolie maison de campagne avec une vue imprenable sur le lac et un accès direct à la plage. C'était ainsi qu'il aimait conclure ses affaires.

Pour être en affaires, il faut être dur et il l'était. On l'accusait de manquer d'empathie. Il prêtait sous forme de billets à ordre payable sur demande. Il n'hésitait jamais à demander le remboursement immédiat. Souvent, il utilisait ces prêts comme moyen de pression pour conclure une autre affaire. Un jour, il eut l'occasion de louer un de ses bâtiments à un ébéniste. Ce dernier hésitait car le prix de location était élevé. Pour s'engager au bail, il devait améliorer sa production et augmenter ses profits. L'ébéniste avait besoin d'une machine-outil tel une "Bournival". C'est un appareil à courroies multiples pouvant faire fonctionner plusieurs appareils sur un moteur central. Arcade connaissait un emprunteur ayant une de ces machines. Il exigea le remboursement immédiat du prêt. Face au défaut de remboursement, il proposa la saisie de la machine-outil pour acquitter la dette. Il revendit celle-ci à l'ébéniste.

Dans ma jeunesse, il m'arrivait souvent d'être présent lors de discussion entre grand-père et lui. J'écoutais sans tout comprendre les échanges verbaux. Ils se racontaient leurs exploits d'homme d'affaires, les bons coups comme les moins bons. Je m'instruisais à mon insu et apprenais de précieuses leçons de faire. À la longue, j'ai développé une relation amicale avec l'homme. Il m'a donné de bons conseils quand j'en eus besoin. Il me répétait que si je voulais devenir un prêteur d'argent, je devais être impitoyable même avec des parents et amis, si non, de ne jamais prêter.

Il savait marchander en toute circonstance. Il lui importait de toujours garder un sourire, car il croyait fermement que celui qui s'emportait le premier était désavantagé.



Restaurant et station-service de Dick Karabian

Ma jeunesse fut riche en découvertes humaines. Très tôt, j'ai appris que les êtres humains se ressemblent dans leur diversité. Grand-père avait loué la maison voisine à Dick Karabian. Celui-ci avait fui l'Arménie en 1915 pour échapper aux Turcs et commencer une nouvelle vie en Amérique. Il cultivait un champ derrière notre maison. On y accédait par la rue Desjardins qui n'était alors qu'un simple passage agricole. Monsieur Karabian était un très bon maraîcher et un travailleur infatigable. Toute la famille participait au travail. Je connaissais surtout les enfants du clan. En fait, ils étaient deux familles: les Karabian et Fermanian. Malgré cela, tout le monde les appelait Karabian, moi y compris. Mes amis étaient surtout Jacob et Philippe Fermanian. Nous étions amis depuis leur arrivée. Nous ne parlions pas la même langue, avons des parcours différents mais nous savions comment sourire. Je mangeais souvent chez eux et j'en salive encore.

Ils travaillaient tous au champ, récoltaient des légumes et vendaient ceux-ci de porte-à-porte. Au début des années trente, l'entreprise de Dick Karabian prospérait. Si bien qu'il loua puis acquit l'entrepôt de Joe Lacasse en bas de la côte, au coin de la route nationale. Une station-service et un restaurant s'y ajoutèrent. L'arrière-boutique abritait la réserve à légumes. Ils ont commencé à approvisionner les restaurants et hôtels de la région en fruits et légumes. Le

succès de ce volet a pris le pas sur le restaurant. Un terrain fut acquis sur la pointe entre l'ancienne et la nouvelle route nationale. Un entrepôt y fut construit comprenant deux quais de livraison et une pièce réfrigérée. La résidence était située au-dessus de l'entrepôt. C'était une grande maison blanche et verte avec un toit à quatre pans. Un grand patio offrait une vue imprenable sur le mont Grand-Élan et le pied de la montagne de la croix. J'ai de si bons souvenirs de cette époque. Je donnais un coup de main en échange de fruits et légumes importés de la grande ville.



La rue Dandurand était une piste

Philippe était travailleur et visionnaire. Il était fasciné par le cinéma. Il a fondé une famille et a réussi à sublimer sa passion pour les films. Il est passé d'un spectacle de cinéma itinérant à la possession de son propre cinéma. Jack, quant à lui, était plus sociable et bon vivant. La danse sociale, la musique et la bonne cuisine étaient ses activités préférées. Nous étions de grands amis pour qui le temps des aventures insouciantes a cédé la place à un esprit plus profond.



La maison d'Émile Dubé

La rue Blondin sépare le village de la paroisse. Celle-ci influence la relation qui existe entre Émile et Ernest. Décrivons-la comme l'incarnation humaine du yin et du yang. Si l'un est libéral, l'autre est conservateur. Si l'un changeait d'avis, l'autre aussi, juste pour le plaisir de déplaire. Émile Dubé résidait du côté paroissial de la rue Blondin, Ernest Balthazard, lui, du côté village de cette rue. Leur renommée locale est née d'une élection particulièrement amère au conseil municipal. Elle opposait un écrivain bien connu, Claude H. Grignon, à un agriculteur estimé, Anthime Valiquette. Le premier résidait au village et le second était un résident paroissial. Les frontières pour l'éligibilité au conseil municipal n'étaient jamais clairement définies et donnaient lieu à des alliances étranges.

Émile Dubé, en tant que conseiller municipal vivant dans la paroisse, soutenait l'écrivain pour le poste de maire du village. En réaction, Ernest Balthazard soutenait le candidat paroissial pour cette même fonction. La campagne s'est bien déroulée, chaque candidat frappant avec hargne et coups bas. Le curé s'assurait de la civilité des débats se tenant sur le parvis de l'église. Les rassemblements devant les maisons d'Émile et d'Ernest devenaient assez intenses, entraînant des accusations réciproques d'outrages et engendrant des querelles. Les banderoles flottaient haut lorsqu'il s'agissait de réputation personnelle. Émile répandait le mot que si Anthime était élu, des promoteurs

louches pourraient obtenir des permis de construction. Ernest lui, alléguait que Claude H. Grignon avait un passé trouble comme fonctionnaire. Lorsque tous les votes furent comptés, le gagnant bénéficiait d'une seule voix. Des recomptages furent nécessaires et une contestation judiciaire fut déposée. La décision finale donna Anthime Valiquette comme gagnant mais l'était-il vraiment? Pas tout à fait, Grignon avait quatre partisans au conseil, tout comme le nouveau maire. Le conseil municipal était dans l'impasse tandis qu'Émile et Ernest continuaient leurs farfinages.



Magasin général Aubert

L'être et le paraître se superposent, teintant notre perception de l'existence. J'ai trop vécu pour m'intéresser à plaire à ceux qui m'entourent ou à mon amour propre. J'ai appris qu'il est beau d'être humain grâce à un bon ami. Je confesse ici ma propre perception de l'homme que j'appelle maintenant Monsieur. Personne n'envie son histoire. Peut-on se souvenir de quelqu'un que l'on identifie comme un être invisible? Je l'ai rencontré pour la première fois quand j'étais un jeune homme plein d'ambitions et lui ne semblait pas en avoir. La raison de son existence ne lui posait aucun problème. Il était, cela lui suffisait. Son corps chétif, son regard béant derrière ses lunettes épaisses et son bégaiement suggéraient qu'il était né défectueux. Les bons chrétiens l'ont désigné comme n'étant pas d'intérêt. Pourtant, une lueur de bonheur émanait de lui. Il louait un petit logement dans la cour arrière d'Emery De Repentigny, un voisin d'Arcade Desjardins.

Ce quidam est un travailleur manuel, effectuant des travaux épuisants que personne ne veut faire. Il est le déneigeur, le tondeur de pelouse et le spécialiste des travaux mal payés. Ses vêtements sont sales, usés comme ceux de celui qui n'a pas peur de se salir les mains. Il sert une clientèle de notables, de professionnels, de bonnes gens pour qui il ne représente qu'une commodité. Il n'est pas salué en public et reçu à la porte de derrière. Il offre ses services de porte à porte et accepte le travail qu'il rencontre. L'homme peut tout faire, c'est ce qu'il prétend. Il ne possède pas de véhicule, il n'en a pas besoin. Sa tondeuse est faite de pièces qu'il a récupérées à la ferraille. Ses mains sont tachées d'huile et il sent l'essence. Il fabriquait ses propres outils de déneigement. Jour après jour, saison après saison, il apportait l'argent nécessaire pour subvenir aux besoins de sa famille. Il va discrètement à ses affaires. Celles-ci ont tellement cru qu'il a dû embaucher de l'aide pour honorer ses contrats. Il a commencé avec un puis deux étudiants. Bientôt, il y en eut une douzaine qui travaillaient pour lui. Un homme si affable, je ne l'ai jamais vu se fâcher avec qui que ce soit, et, à l'insu de tous, un homme qui se cultivait. Il s'abonnait aux éditions "Time Life" pour lesquelles il investissait beaucoup. Il lisait tant de livres sur tant de sujets qu'il pouvait soutenir une conversation avec tous ceux qu'il rencontrait. Même ainsi, il demeurait une personne timide et discrète, ne se vantant jamais, toujours reconnaissant de tout ce qui lui arrivait. J'espère vraiment que j'étais un ami pour lui car il m'a aidé plusieurs fois sans rien demander en retour.



Adélard Marin, hôtel la Maison Blanche

Imposant tant par sa taille que par sa réputation, l'Hôtel Rochon se tenait sur la colline supérieure du village. Grégoire Rochon l'avait construit et en 1928, Adélard Marin avait acquis le domaine. L'hôtel fut rebaptisé la Maison Blanche et acquit une solide réputation grâce au ski. C'était un lieu splendide, une étape accueillante si vous aviez le temps ou juste en transit. Depuis le seuil de l'entrée, les voyageurs pouvaient admirer une vaste vallée verte ou un terrain de jeu enneigé.

Léo Kid Roy, de son vrai nom Léo Paradis, un boxeur professionnel, est venu faire un camp d'entraînement à la Maison Blanche. Pour nous, les jeunes, c'était tout un événement. Imaginez un champion de boxe parmi nous. Presque tout le village assistait aux séances d'entraînement. Grand-père Aldéric ne manquait aucune séance et je l'accompagnais souvent. Il avait précédemment assisté à des matchs à Montréal. La plupart du matériel d'entraînement était fourni par l'hôtel. Heureusement pour moi, le père de mon ami gérait l'hôtel Maison Blanche. J'avais donc accès au matériel d'entraînement. Quand le boxeur avait fini son entraînement, nous prenions le relais avec les équipements : les anneaux, le cheval d'arçons, les haltères, le trampoline, tout. J'ai développé la souplesse et la force qui me permettront

plus tard de me démarquer. La Maison Blanche n'a pas seulement influencé mon physique, mais aussi mon âme. En tant que jeune adulte, l'hôtel m'attirait. C'était un rendez-vous sportif, j'ai rompu avec la conception traditionnelle du travail. Désormais, le divertissement pouvait être lucratif et devenir un métier. Animer une visite guidée des pistes de ski voisines, initier les débutants au ski et danser toute la nuit était à ma portée. Exposé à cela tout au long de mon adolescence, je me suis retrouvé étranger parmi les miens.



La salle de danse d'Adélard Marin

À proximité, il y avait une magnifique salle de danse où, pour cinq sous, vous pouviez faire jouer le "gramophone" en prétendant être Fred Astaire. À la fin des années trente, il y avait un orchestre de vingt musiciens le samedi soir. La danse était réputée être la porte d'entrée des flammes éternelles de l'enfer. Si c'est le cas, je n'aurai pas froid dans l'au-delà. Tout à côté, le terrain de tennis m'a servi durant l'été. Madame Laquerre avait besoin de plusieurs partenaires de jeu. Elle était infatigable, dans une journée elle pouvait exténuer plusieurs gars. J'avoue n'avoir jamais triomphé contre cette dame, elle était très forte.



La boucherie d'Auguste Ouimet

Ce matin de janvier, un épais verglas recouvrait la neige. Tout était de glace. Les arbres étaient couverts et semblaient tout droit sortis d'un pays des merveilles hivernal glacé. La côte était couverte et glissante. Personne n'osait sortir. Mon frère Roger s'est levé plus tard que d'habitude ce jour-là. Il note que les lève-tôt avaient vidé la réserve. Il n'y avait plus d'œufs pour son omelette matinale. Nous lui assurons que le magasin d'Ouimet ouvre tôt et qu'il en trouvera à profusion.

En maugréant sur notre manque d'empathie, il s'habille pour sortir et acheter ce qui manque. Enfilant ses skis, il parvient à graver la pente jusqu'au magasin. C'était en soi un exploit puisque les skis n'avaient pas de carres en acier. Auguste Ouimet fut donc très surpris de voir ce client entrer.

Roger choisit une douzaine d'œufs et les déposa un par un dans un sac en papier. Après la vente, Auguste conseille à Roger de faire attention, car il pourrait se retrouver à dévaler la pente directement devant la route principale. Avec un sourire, Roger lui dit que cela ne risquait pas de se produire. Il serait capable de descendre à ski jusqu'à chez nous. Auguste a presque étouffé de

rire. Il est même allé jusqu'à parier que Roger ne parviendra pas à descendre sans casser un œuf. Le pari était lancé et Auguste a communiqué avec un voisin, le vieux Barabbas pour témoigner que les œufs ne seraient pas cassés selon les termes de l'enjeu. Le mot se passe, les curieux sont aux fenêtres. Tous voulaient voir.

Roger chausse ses skis, prend le sac d'œufs dans une main et ses bâtons dans l'autre. Il attend qu'on lui donne le signal. Il entame la descente en chasse-neige mais se rend vite compte que ce n'est pas efficace sur la surface glacée. Il passe donc à son style habituel, le "jack rabbit". Tenant le sac entre ses dents, il enchaîne une série de virages sur la pointe des skis, soulevant les talons et les rabaissant pour briser la couche de glace. Jamais je n'avais vu Roger faire autant de virages successifs. J'en étais bouche bée et je l'avais vu skier tant de fois auparavant. Une descente qui définit parfaitement par son style. Le dernier virage réussit avec aisance, il s'arrête juste devant la porte d'entrée, d'une façon déconcertante. Notre voisin, Le vieux Barabbas, vint vérifier l'état des œufs et, vous l'aurez deviné, aucun n'était cassé.





Magasin général de Jos Lacasse

Selon certaines rumeurs, le lac Rond serait un ancien cratère volcanique. Sa forme est arrondie, il est profond, il est couronné sur trois côtés par une crête érodée et il s'écoule dans notre petit ruisseau. Il n'en faut pas plus pour suggérer les vertus bénéfiques des eaux, malgré l'absence d'étude sur le sujet. L'été est la période de l'année où les touristes et les résidents estivaux abondent. Nous accueillons ces visiteurs qui fuient l'air vicié de la ville. Le village est une destination pour les personnes souffrantes en quête d'un climat ayant une influence bénéfique sur leur santé. Ici, l'air est pur et le calme règne. Les activités récréatives sont accessibles et nombreuses. Le lac Rond fait partie des charmes du village depuis sa fondation.

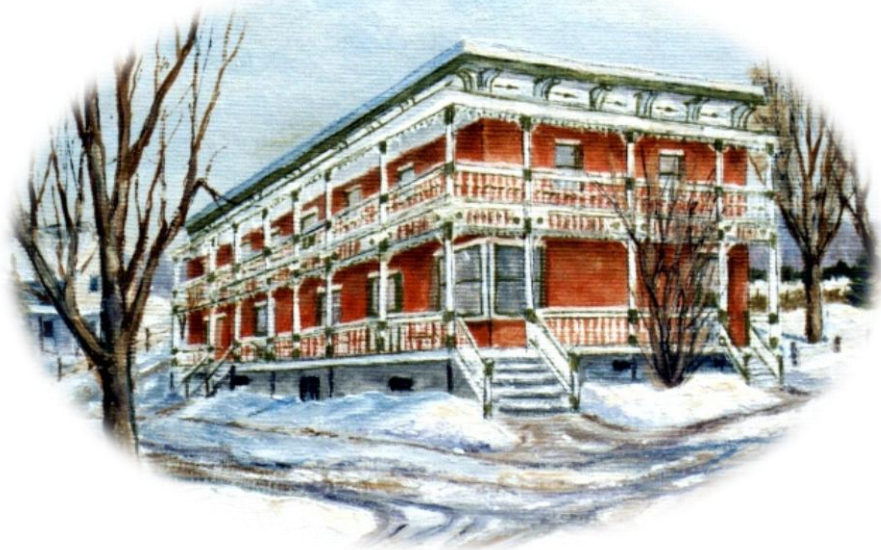
En hiver, l'extraction des blocs de glace garantit une réserve adéquate pour l'été. Des blocs de deux pieds sur trois sont sciés puis sortis manuellement à l'aide de pinces à glace. Ils sont chargés et entassés sur un traîneau plat tiré par deux chevaux. Ensuite, ils sont transportés dans un hangar et stockés sous une épaisse couche de sciure. Quand vient l'été, les marchands remplissent les glaciers résidentielles et hôtelières.



La traversée du Lac Rond vers le Chantecler

L'acquisition immobilière au bord du lac a pris une valeur considérable. Les résidences avec un accès direct à l'eau étaient rares. La construction du domaine hôtelier du Chantecler a conduit à une escalade. L'hôtel a ajouté une plage de sable blanc, un casse-croûte au bord de la plage et un service de location de canots. Quelques propriétaires fortunés ont construit des abris à bateaux motorisés. Ces garages et les moteurs à essence feront l'objet d'un interdit plus tard. Les petits voiliers et les canots remplaceront majoritairement la tendance de ces beaux dimanches.





La pension Nadon

Autour du lac, plusieurs auberges et pensions ont fait de bonnes affaires, comme l'auberge Aubert, la pension Nadon et la Maison Blanche. Le restaurant gastronomique La Chaumière offrait une salle à manger avec une vue imprenable sur le lac.

Les régates du club sportif Cintadèle ont lieu chaque été depuis 1925, mais en 1936, l'événement a suscité des passions. Ce n'est qu'un simple tournoi avec des épreuves sportives comme l'aviron, la natation, la course et d'autres compétences. Mais en ce samedi 9 août, la plage est bondée de monde.

Les enjeux sont élevés, la coupe sera-t-elle gravée cette année? Le 6 août 1927, l'avocat L. E. Beaulieu, C.R., offre au club Cintadel une coupe pour le tournoi annuel. C'est un magnifique trophée fabriqué à Toronto par Standard Silver Company, une division d'International Silver Co. La coupe est rapidement devenue un objet de convoitise. Mais, parce qu'il y a toujours un mais, pour mériter l'honneur de voir son nom gravé sur le trophée, le champion doit remporter le tournoi trois années consécutives comme il est inscrit sur ledit trophée. Il doit également obtenir le plus grand nombre de points sur l'ensemble des compétitions et finir premier dans trois épreuves du tournoi. Le stratagème consiste à offrir une gloire presque hors de portée des mortels ordinaires. Et pourtant, le 10 août 1936, Pierre Déry, le grand gagnant des deux dernières années, pourrait mériter l'honneur d'être le premier à voir son nom inscrit sur la coupe. Remporter l'événement pour la troisième année n'est pas chose facile.

La concurrence est féroce. Tellement féroce qu'à la fin des six épreuves du tournoi, deux participants accumulent le même nombre de victoires et de points. Le comité organisateur doit décider des enjeux de la rencontre sportive. La décision tombe comme le jugement de Salomon. Pierre Déry a gagné le droit de faire inscrire sa marque sur le trophée pour sa troisième victoire consécutive. Quant à l'aspirant, John Hanson, il est désigné comme vainqueur concomitant du tournoi de 1936. La coupe Cintadel sera exposée, comme chaque année, dans la vitrine de la boulangerie Sigefroy Desjardins où mention sera faite de la double victoire aux régates du Club Cintadel. La poire a été coupée en deux et la décision a été accueillie par tous. Cette décision, par contre, se révélera très fâcheuse pour la réputation des organisateurs du tournoi. John Hanson, qui a remporté les tournois de 1937 et 1938, mérite l'honneur de voir son nom gravé sur la coupe. Voilà donc la présence de deux lauréats de la triple couronne sur un intervalle de deux ans, soit 1936 et 1938.



Les régates ont duré jusqu'au début des années soixante. Le lac avait reçu son premier approvisionnement en truites. Quelques années auparavant, la faune du lac avait été éliminée. Adieu les sangsues, les barbottes et les crapets-soleils, malgré les risques écologiques, le lac est vidé. Ces risques ont été significatifs. Pendant la période d'attente, les algues croissaient allègrement. Les alevins réintroduits cherchaient de la nourriture au fond boueux du lac et ils ont déraciné les algues qui remontèrent à la surface et formèrent des îlots flottants. Le lac est devenu impropre à la navigation et à la baignade. Les régates ont été suspendues et jamais reprises.



Boulangerie Sigefroy Desjardins et maison d'Adélard Godmer

À l'angle de la rue Lompré (anciennement du Chantecler), la forge d'Israël Desjardins a été remplacée par la boulangerie de son fils Sigefroy. Le boulanger est un personnage important dans le village, après tout, il nous donne notre pain quotidien. Dans sa vitrine, on peut admirer, en plus des différents pains, la coupe Cintadèle. Tous les passants s'y attardent pour admirer la coupe. Aujourd'hui, sur la rue Valiquette, la boulangerie Au Vieux Four appartient à l'un de ses descendants.

L'immeuble à côté de la boulangerie appartenait à Adélard Godmer. Il était propriétaire d'un restaurant et conducteur de voitures de location, mieux connu sous le nom de taxi Godmer. L'entreprise fut transmise à deux de ses fils, Gus et Ti-Blanc, tandis que le troisième ouvrit un atelier de mécanique dans l'arrière-cour et entretenait les moteurs. Yvonne Godmère, la fille d'Adélard, s'illustra en ski de descente et de slalom.

Paul Clément ouvrit un magasin de ski dans un local à côté de la maison de M. Godmer. Le "V Ski Shop" est rapidement devenu le lieu de rencontre des skieurs locaux. C'est là que j'ai rencontré Hubert Clément. Il était instructeur au chalet Cochan et frère de Paul. Les frères Cousineau, Émile et Viateur, mon frère Roger et moi avons passé de nombreuses soirées à parler des pistes et des techniques de ski. Hubert Clément m'a initié à la discipline de l'enseignement. On peut être un skieur élégant, mais enseigner ce que l'on sait ou croit savoir, nécessite une communication verbale et une démonstration visuelle. Hubert Clément m'a préparé un discours simple pour les clients anglophones. Tant qu'ils écoutaient et apprenaient, tout allait bien, mais s'ils posaient une question, je répétais, tant bien que mal, mon laïus en français. Heureusement, les instructions françaises calquaient les termes anglais ce qui facilitait la communication.

En 1942, le "V Ski Shop" est devenu mobile, littéralement mobile. Paul Clément a conçu une structure préfabriquée, facilement démontable et adaptable à différents terrains. Cela lui a permis de réduire ses coûts de location. C'est ainsi qu'il l'a essayé à côté du "Pep Steak House". L'année suivante, il a loué la cour avant du vieux Barabbas sur la rue Morin, en face de la rue Rolland. De cette manière, il pouvait se déplacer pour se positionner face à la concurrence. L'idée pouvait être pratique, mais en ce qui concerne le confort, on peut dire que nous avons souvent les pieds froids. Au printemps, Paul démontait tout et retournait à Montréal.



L'école du village

Quand j'étais jeune, il était plus important d'apprendre à vivre que de s'instruire. Si je vous disais que j'ai passé deux fois trois ans dans la même classe, qu'en penseriez-vous? C'était une réalité pour tout le monde. L'école n'avait que deux classes et deux enseignantes. L'avantage d'être dans la même classe pendant trois ans était de connaître les enfants plus âgés et de rencontrer les plus jeunes. Nous nous connaissions tous là-bas, garçons et filles du village ou de la paroisse et certains d'ailleurs. Les enseignantes devaient rendre compte au conseil scolaire des dépenses et logeaient sur place.

Je me réveillais, sortais du lit, prenais une bouchée et partais. Je gravissais la colline en quelques minutes. L'école du village était l'endroit où j'apprenais à lire et à écrire, pas plus que cela. L'éducation élémentaire me paraissait assez contrariante. Elle commençait par une prière et se terminait à peu près de la même manière. Le 29 novembre 1926 marqua l'inauguration de la nouvelle école. J'entrais en quatrième année. Les plans du bâtiment furent conçus par M. Bruno Parenteau. L'école est un bâtiment moderne avec un système de chauffage à eau chaude. Il y a six salles de classe, une salle de réception et une grande salle de récréation. La nouvelle école pourra accueillir tous les enfants du village et des environs.

L'accès au collège classique et à l'enseignement supérieur appartient désormais aux élèves méritants. Plus les parents étaient riches, plus le garçon méritait d'étudier. Les filles de bonnes familles peuvent espérer poursuivre leur éducation en entrant au couvent, à condition qu'elles aient la vocation.



Un ancien élève des sœurs de la Providence, le secrétaire provincial, l'honorable Athanase David, déclara, lors de la bénédiction de la nouvelle école, "Je préfère une personne bien éduquée avec des connaissances limitées à un homme de savoir sans éducation". Le clergé l'applaudit et le loua. Un discours très inspirant pour un jeune "Titi". Une bonne éducation signifiait savoir se mettre à genoux devant l'autorité. J'ambitionnais mieux vivre.



Salon de barbier René Lajeunesse

Les sœurs de la Providence nous ont appris comment faire correctement le signe de la croix. Le but de l'éducation publique est de nous apprendre à lire, écrire et compter. Cet objectif, sans aucune autre motivation, n'incite personne à l'excellence. L'enseignement se faisait par la règle du châtiment, visant à stimuler notre apprentissage. Nous aurions volontiers rétorqué avec la plus grande attention, mais l'expérience nous avait appris qu'une gifle à la tête venait toujours trop vite. La bénédiction de l'école fut donnée par l'évêque Gauthier qui exhorta les paroissiens à rester attachés à leur terre natale. Le discours a sans doute marqué le jeune Anatole Parenteau, présent dans l'assistance. Il en fut probablement inspiré lorsqu'il écrivit l'épigraphe sur la Patrie dans son roman "La Voix des Sillons".

Je suis impatient de terminer ma sixième année. Grand-père voulait que je sois parmi les mieux éduqués. Il se le permettait. Mais qu'y avait-il de plus à apprendre sur la vie? Qu'est-ce que je devrais savoir de plus lorsque ce sera mon tour de travailler? À quatorze ans, j'ai

terminé l'école, j'étais un garçon fort et surtout prêt à conquérir le monde. J'ai terminé l'école avec distinction et une mention en dessin. Les études supérieures offrent des voies qui ne m'intéressaient pas. Les études classiques mènent aux professions libérales ou au sacerdoce. Curieusement, ces études les rendent totalement inaptes au travail manuel. Les mains doivent être propres pour guérir, écrire ou louer Dieu. Il y a aussi des études universitaires en commerce et en sciences. Mon ami Léo, fils d'un notable du village, a été accepté en études administratives. À son retour, il n'avait appris qu'à parler le langage des affaires, l'anglais. Pour les filles, c'était pire, les options se réduisaient au couvent ou à l'école de soins infirmiers et de secrétariat en raison de leur condition. Leur genre favorisait la sainte maternité et le ménage.

Donc, je serai une personne autodidacte impénitente. Ce que je retiens de mes années scolaires, c'est la conviction inébranlable que parfois, avec la foi, on peut tout accomplir. Désormais, c'est à moi de perfectionner mes connaissances et de déterminer mon avenir. Les livres sont rares, il n'y a pas de bibliothèques et la majorité des emplois sont des travaux manuels.



Maison Murray

La construction d'un aqueduc reliant le barrage érigé sur la Doncaster aux turbines de la centrale électrique m'a offert une première opportunité de travail. Un vrai chantier pour hommes et contremaîtres. J'avais environ quinze ans. C'était un travail manuel difficile, du type au pic et à pelle. La paie, si je me souviens bien, était de quinze cents par jour. Le tube, comme on l'appelait, était fait de lattes de bois et reposait sur des taquets en bois. Il faisait près de trois kilomètres de long. Les gars de la ville, qui s'étaient inscrits pour les vacances d'été, avaient du mal. Les anciens s'amusaient à les miner discrètement. Ils étaient affectés à la coupe au godendard. Chacun des scieurs tire vers lui pour effectuer la coupe. Celui qui voulait épuiser son partenaire tordait légèrement la lame lorsque ce dernier tirait. En milieu d'après-midi, ils étaient complètement épuisés. Pour dîner, nous avions chacun au moins quatre sandwiches de rôti de porc ou de jambon, pas moins pour les desserts. Nous nous moquions d'eux avec leur maigre sandwich. Croyez-moi, après trois jours, ils avaient leur lot. Le "Titi" rebelle en moi n'aimait pas ce travail. Pas qu'il était indigne, mais je m'y sentais exploité. Louis

Legault et moi étions convaincus qu'il y avait une meilleure façon de gagner de l'argent. Nous avons économisé nos gains et acheté un pantalon blanc et une casquette assortie. Équipés de ces vêtements de travail, nous nous sommes rendus au club de golf Alpine Inn. Nous voilà donc "caddies". Nous gagnions plus en une seule journée qu'en une semaine entière de travail acharné. Imaginez, juste pour une partie de golf, nous recevions au moins vingt-cinq cents. C'était une révélation. J'ai compris que notre valeur dépendait de l'image que nous avions de nous-mêmes. Si je me considère né pour un petit pain, c'est ce que j'obtiendrai. Cet été-là, j'ai pris goût à l'autonomie et à l'indépendance. Quelques années plus tard, j'ai appliqué ce principe au ski.



Messe de minuit

Dans tous les villages, l'église est un lieu de convergence. Elle abrite la vie religieuse, sociale et commerciale. Sur le parvis, les opinions religieuses et séculaires s'affichent. C'est là que tout le monde peut discuter, régler des différends, conclure des transactions et prendre des rendez-vous. L'attraction principale a lieu surtout le dimanche. "Juste après la grande messe" est devenue une expression courante pour fixer un rendez-vous. Joseph-Honorius Beauchamp vivait rue Morin, face à l'église. Il est entrepreneur de pompes funèbres, le croque-mort de la ville. L'église est à proximité et le cimetière se trouve juste au bout de la rue, au coin de la rue Laviolette.

Les noms des rues ont été changés en Beauchamp, Lesage, Richer et la rue Villemaire a disparu. Joseph-Hormidas Legault, Ernest Desjardins et le père Zénon Alary ont fondé le Cercle des jeunes gens. Il a ensuite été connu sous le nom de Cercle Lesage en raison de l'implication de ce prêtre paroissial. Le club comptait près de trente membres actifs, tous des garçons qui pouvaient participer aux offices, servir la messe et aider aux travaux paroissiaux. En récompense, ils participaient au club de "balles au champ", aux fêtes et aux excursions. Mon oncle, Joseph-Honorius Beauchamp, est membre

honoraire. Il permet au club de maintenir une patinoire sur le terrain adjacent à sa résidence. Le hockey est un sport populaire et le village a remporté quatre championnats de la ligue laurentienne. Le cercle Lesage organise les matchs. Les joueurs ne sont pas particulièrement des enfants de chœur. Avant les matchs, le prêtre paroissial les bénit et les absout de leurs péchés passés, présents et surtout futurs, car dans le feu de l'action, ces jeunes ont tendance à utiliser un langage religieux dans un contexte séculier maladroit. Ils en sacraient un coup. Les matchs étaient mémorables, surtout contre les équipes de Mont-Rolland, Morin-Heights et Saint-Sauveur. Mon frère, Ubald "Tantoo" Huot, joue en défense. Les matchs sont intenses et excitants, tant sur la glace que sur les bancs des joueurs. Même parmi la foule debout, autour de la patinoire, sur les bancs de neige, l'excitation est féroce et la partisanerie aveugle. Il y a des bousculades et beaucoup d'invectives. J'ai une place de choix pour regarder les matchs. La galerie du deuxième étage de la maison de mon oncle offre une vue imprenable sur la patinoire. Mon frère aîné "Tantoo" est mon modèle; c'est un athlète, un homme fort malgré sa petite taille. Le sport qu'il aime sera la cause de son déclin. Les équipes voyagent de village en village, souvent avec leurs supporters. Après une victoire, il y a des réjouissances à la taverne ou la tristesse de la défaite. La bière prend de plus en plus de place jusqu'au jour où elle occupe tout l'espace.



Maison à louer de Jos Beauchamp

Honorius possède également une autre maison et des dépendances, plus bas sur la rue, au coin de la rue Villemaire. Cette maison était louée, mais il réservait l'usage des dépendances pour stocker son matériel funéraire. Traditionnellement, les veillées funèbres se tenaient à domicile, il en fournissait les services. Il avait tout le matériel nécessaire pour les veillées, les planches, les draps, les morceaux de crêpe noire et les cercueils. Il était réputé pour ses processions solennelles de l'église au cimetière. Le corbillard était imposant, noir décoré de cuivre et de verre, l'équipage attendait le corps au pied du parvis pour entreprendre le dernier voyage, une lente marche contemplative, jusqu'au cimetière. C'était beau et c'était triste, tous ces souvenirs ne sont plus. Avec le temps, la pratique a évolué et la médecine aussi. Fini les craintes de tomber en apoplexie et de reprendre connaissance sous terre. Décembre 1935 fut un mois très triste pour grand-père. Sa Rose Délima était allongée dans la salle de séjour. Des draperies noires étaient

accrochées et ancrées au mur du salon. Jos Beauchamp s'occupait des arrangements funéraires. Mémère est allongée entre les bougies, les mains jointes tenant son chapelet, les yeux fermés. Quelques chaises droites entourent la défunte. Les regrets sont exprimés pendant les trois jours de veillée. Le nouveau curé, Anatole Martin, prononça des prières pour cette dame qu'il avait brièvement rencontrée en lui administrant le saint viatique.



Eudoxie n'a pas eu beaucoup de temps pour pleurer. Les tables étaient dressées les unes après les autres dans la cuisine. Elle et sa fille fournissaient de la nourriture pour accueillir les visiteurs venus de loin. Ses frères Martial et Oscar arrivèrent avec leur famille et furent hébergés pour dormir. Les Huot de Saint-Jérôme faisaient l'aller-retour en train. Les femmes prêtaient main-forte autant qu'elles le pouvaient. Joseph Aldéric était très estimé dans le village. De nombreuses personnes défilaient pour offrir leurs condoléances et veiller le corps. Trois jours pour veiller à ce que la table soit garnie sans reproche et digne de la famille.

Le jour des funérailles arrive presque comme un soulagement. Dernière visite du curé pour une prière avant que le corps ne soit soulevé. Jos Beauchamp arrive avec le corbillard pour le dernier voyage. Le corps est placé dans le cercueil et sur le corbillard. Tout le monde se rend à l'église pour l'Office des Morts. Wilfrid Corbeil, le sacristain, avait préparé le chœur et la nef pour l'occasion. Le "libera" est entonné par les chantres et le maître de chapelle. L'atmosphère est lourdement chargée et les larmes solitaires sont essuyées. Malgré son chagrin, Aldéric a affiché une dignité stoïque tout au long des funérailles. Dehors, le corbillard noir, attelé à un cheval encore plus noir, attend le corps. Le portail s'ouvre, la cloche sonne lentement et de manière mesurée. La procession se dirige lentement vers le cimetière, au bout de la route de l'éternité.

Le retour à la maison est une réalité triste. Les visiteurs partent, la solitude s'installe. Le temps morne est déchirant, désolant au point de finalement arracher le cœur. J'ai vu ma mère pleurer pour la première fois. Joseph Aldéric était tellement accablé qu'il rejoignit sa Rose Délima au milieu du mois d'octobre de l'année suivante.



Restaurant Chez Léo Desjardins

Le restaurant Chez Léo appartenait à Léo Desjardins. Un lieu de prédilection pour les jeunes adolescents, un de ces endroits qui, pour des raisons mystérieuses, est un point de ralliement. Était-ce la machine à sous, le "pin-ball", qui s'y trouvait? Chose certaine, la piste de danse et le juke-box nous attiraient. Nous y étions simplement heureux, c'est tout.

Destiné à être une boucherie par un homme nommé Champagne de Saint-Jérôme, le bâtiment fut racheté par Adélar Godmer qui y exploita un restaurant. Il s'en départi pour exploiter un service de taxi. Léo Desjardins a repris l'affaire et en a fait un lieu populaire. Il vendra son restaurant à M. Fix Moisan. Plus tard, le bâtiment fut acquis par M. Marcel Bélec. Le restaurant est transformé en un petit hôtel avec quelques chambres et un service de restauration. L'entrée principale est déplacée pour faire face à la nouvelle route nationale 117. Un large escalier d'une quinzaine de marches accueille et conduit les voyageurs d'aire de stationnement à une grande terrasse ensoleillée. Un bar et une taverne complètent le service de l'hôtel. De plus, le nom Valdôme dérange un pamphlétaire surnommé Val

d'ombre. Ne dit-on pas que les dômes des arbres projettent de l'ombre? L'établissement de boissons fait-il allusion à un passé, qui sait? Le temps est à nouveau divisé entre les politiciens, dont certains se blanchissent en noircissant leurs adversaires. La politique municipale est impitoyable entre les factions. Marcel est un partisan presque fanatique d'Anthime Valiquette qui se présente contre Claude-Henri Grignon, écrivain et pamphlétaire. Maintenant, qu'y a-t-il dans un nom, serait-ce le trait méchant de l'injure? Après tout, la politique n'est qu'un autre nom pour une querelle.

L'endroit sera acquis par la famille St-Germain qui concède un droit d'usage. Le camion-restaurant de Marcel Bélec sera autorisé à se garer aux abords de la route nationale pour servir les passants. Il offre un service d'après-midi sur le parking municipal près de la plage du lac.





Boutique de ski chez le forgeron

Onias Lamoureux était un forgeron et propriétaire de la forge située à l'intersection des rues Morin et Valiquette. Son fils, Louis de Gonzague, était un jeune homme entreprenant bien qu'il n'ait pas encore quinze ans. Il avait remarqué qu'il était courant de casser un ski, surtout la pointe. Il aidait les skieurs malchanceux qui venaient à la forge. Il pensait qu'il serait profitable d'ouvrir le week-end. Ce n'était pas facile de convaincre son père Onias. Face à la ténacité de son fils, il céda, mais exigea que la boutique soit remise en état pour le lundi. C'est donc durant l'hiver de 1928 que Louis de Gonzague Lamoureux, mieux connu sous le surnom de "Ti-Co", ouvrit sa boutique.

Mon ami, Louis de Gonzague, tolérait ma présence et m'aidait occasionnellement. Je pliais des feuilles de métal utilisées pour rejoindre les pointes cassées du ski, perçais des trous dans les sangles en cuir, cirais les skis et surtout l'aidais à installer un harnais (fixations). Cette opération était spéciale. Tout d'abord, nous devons faire une mortaise dans l'épaisseur du ski. Cette entaille devait servir à recevoir l'étrier. Elle devait être située au centre de la longueur du ski. Parfois, le centre n'était pas le même d'un ski à l'autre, mais nous nous trompons rarement, nous avons l'œil pour cela. L'étrier était une pièce de métal d'environ huit pouces de long sur un pouce et demi de large. À chaque extrémité, une fente d'un pouce et trois quarts avait été réalisée dans le sens de la

largeur. Ces ouvertures permettaient l'introduction de la sangle en cuir. Nous devions façonner l'étrier. Un angle droit avait été précédemment plié en le martelant sur l'enclume. L'autre extrémité de la pièce devait être chauffée à blanc dans le feu de la forge, puis rapidement introduite dans la mortaise. À l'aide de pinces, la partie émergente de l'étrier était pliée à angle droit. En général, à ce stade, le ski était en flammes. Nous devions agir rapidement. Un seau d'eau était toujours à portée de main. Après une période de refroidissement, le ski était soigneusement gratté pour enlever les traces de brûlures. Enfin, les sangles en cuir étaient insérées. Les skis étaient faits d'un seul morceau de bois, et pas toujours de bois dur. Leur résistance dépendait de deux facteurs, tout d'abord l'essence du bois et ensuite de l'habileté du skieur. Il était courant de voir les skieurs arriver, fatigués et penauds, alors qu'ils voyageaient, un ski aux pieds et l'autre à la main. Ils avaient parcouru plusieurs kilomètres dans cet état. Lorsqu'ils arrivaient au village, ils se renseignaient pour savoir où ils pouvaient trouver de l'aide. Lorsqu'un skieur arrivait avec une pointe dans la main, "Ti-Co" examinait sérieusement le ski avant de dire s'il pouvait y faire quelque chose. Il me demandait de lui donner une des feuilles de métal que j'avais pliées auparavant. Une feuille de tôle carrée de huit pouces, pliée sur trois côtés pour former une gouttière pour maintenir les deux parties ensemble. Il repliait les côtés de la gouttière et les clouait sur l'enclume. Les clous se rivetaient en traversant. C'était une réparation de fortune qui permettait au skieur de poursuivre le week-end de manière agréable et, dans certains cas, toute leur saison. Je connais même un skieur qui a fait plusieurs saisons avec une telle réparation.

C'est au printemps que nous travaillions le plus. Les skis étaient en bois et la neige était mouillée. À cette époque, les revêtements synthétiques n'avaient pas encore été inventés, les bases des skis étaient en bois nu ou enduites de goudron de pin. La solution au problème des skis collants qui refusent de glisser était un bon travail de paraffinage pour seulement dix sous.



Forge de Wilfrid Monette

Presque tous les habitants de la région allaient chez Wilfrid Monette. Sa forge fut acquise de M. Gratton vers 1934. Il était un très bon artisan. Il savait faire des clous jusqu'aux instruments agricoles. Il était situé sur la route 11, en face du salon de coiffure Lajeunesse. L'atelier était au rez-de-chaussée et il vivait à l'étage. Ses heures n'étaient pas comptées. S'il y avait une urgence, on pouvait frapper à sa porte, sinon il était ouvert pour les affaires du lever au coucher du soleil. Il était jeune, travailleur et surtout innovant, sa forge était un lieu moderne.

Il est le principal distributeur de pétrole. Il y a une pompe à essence devant son atelier, même si les voitures sont rares. En réalité, les besoins en pétrole concernaient surtout la machinerie agricole. Même si le cheval était encore utilisé comme moyen de transport, le moteur à essence l'avait remplacé pour faire fonctionner les batteuses et les outils de façonnage du bois. Les agriculteurs ont leur batteuse fonctionnant sur un moteur à essence. Les scieries utilisent également des moteurs pour remplacer les cours d'eau pour motoriser leurs opérations. Si l'essence est vendue au gallon, elle est généralement achetée en barils de quarante-cinq gallons. Le forgeron trouvait avantageux de fabriquer des pièces mécaniques, mais cela était considéré comme une activité secondaire. Comme ses pairs, il croyait que rien ne

pouvait remplacer un bon cheval qui devait être nourri pour fonctionner.

Wilfrid Monette n'était pas impressionné par le ski. Il était déjà très demandé par ses propres clients. Malgré tout, il aidait un de ses clients intéressé par le ski. Pierre Lamond est un entrepreneur et un innovateur. Il se souciait du développement du tourisme. Il avait observé que de nombreux skieurs devaient écourter leur séjour en raison de l'équipement cassé. Il commença à fabriquer des skis en érable, qu'il vendait cinq dollars. Les skis sont fabriqués dans l'atelier de M. Lamond. Mais pour accentuer la courbure de la spatule, il avait besoin d'une salle de chaudière. C'est à ce stade de fabrication que Wilfrid Monette est intervenu. La forge avait une salle de chaudière pour chauffer et humidifier le bois. Wilfrid a conçu un gabarit de pression pour façonner la pointe des skis pendant la période de séchage. La presse pouvait accueillir jusqu'à cinq paires de skis en même temps.

Grâce à l'ingéniosité de Wilfrid, Pierre Lamond a commencé à fabriquer des skis. De ceux-ci, rien n'a survécu, au grand désarroi de Richard Liboiron, petit-fils de Pierre Lamond. Il avait tant cherché parmi les membres de sa famille. Personne n'avait préservé un échantillon. J'ai demandé à mon ami Henri Beauchamp s'il se souvenait avoir vu de tels skis. À ma surprise, sa femme possédait une de ces paires de skis et l'avait, après tout ce temps, conservée dans le grenier. J'ai réussi à le convaincre de les vendre au petit-fils de Pierre. J'ai immédiatement contacté Richard et quelques minutes plus tard, la vente était conclue.

Voir Wilfrid ferrer un cheval, réparer une roue ou souder un soc de charrue était un privilège. Je faisais souvent des échanges avec lui pour des vieux outils ou des souvenirs. J'ai même fait des découvertes inattendues. Devant la chapelle de Saint-Paul, sur la nouvelle autoroute, il y avait une magnifique statue du Sacré-Cœur montée sur un piédestal. C'était un "Adveniat Regnum Tuum" comme décrit sur la facture d'achat au bénéfice de l'église. Comme dans de nombreuses municipalités, la statue en marbre se tenait là grandeur nature, silencieuse, les bras ouverts depuis la construction de la chapelle. Lorsque la route 117 a été élargie, la statue est devenue une nuisance. Elle ne pouvait pas être déplacée ailleurs et les niveaux administratifs ne se mettaient pas d'accord sur la manière de s'en débarrasser. La solution choisie fut de l'enterrer sur place. Le trou fut creusé, un béliet mécanique l'a basculée dans sa tombe. Ainsi, la mémoire religieuse avait disparu. Des années plus tard, dans la pile de charbon de Wilfrid, j'ai remarqué une grosse pierre blanche pesant environ cinq kilos. C'était la tête de l'œuvre statuaire. Wilfrid avait récupéré la tête qui avait été décapitée lors de l'enterrement de la statue. Il me l'a donnée. Je l'ai nettoyée, montée comme si c'était la tête de Saint-Jean-Baptiste et exposée dans ma galerie d'art. C'était un objet de curiosité qui a fait parler de la ville pendant près de trois ans. Finalement, la tête fut acquise par un collectionneur d'objets religieux d'Ottawa.





Maison d'Honoré Gagné

Honoré Gagné loue sa maison, située sur l'ancienne route nationale, à deux jeunes entrepreneurs. En 1939, Maurice et Jacques Genest ouvrent la première pharmacie du village. Jusque-là, les remèdes s'achetaient directement chez les médecins ou concoctés par des grand-mères d'expérience. La pharmacie offrait, en plus des produits pharmaceutiques, des médicaments en vente libre. On y trouvait des toniques et des élixirs pour divers maux, des pommades et des sirops pour la famille. La pharmacie vendait une variété de produits, tels que les produits de beauté et de soins personnels, alimentaires, articles de papeterie et produits de nettoyage ménagers. Quelques années plus tard, Maurice et Jacques décident de poursuivre chacun de leur côté leurs activités commerciales. Maurice achète la propriété voisine de celle d'Émile Dubé. Il fait construire, attenante à sa maison, un local commercial pour y ouvrir une nouvelle pharmacie. Il est aussi représentant pharmaceutique pour la région, en plus d'être huissier. Jacques a marié Cécile Vaillancourt, la fille de leur voisin Noël et la sœur de mes amis René et Raoul. Il ouvre un commerce de souvenirs et de tricots, Le "Blue Bonnet" ouvre ses portes rue Morin entre le "Pine Ski Shop" et l'épicerie de Réal Campeau.



Ferme de Jérémie Legault

Les routes de Montréal au village étaient peu développées dans les années vingt. Les chemins étaient difficiles lorsque vous passiez des plaines aux montagnes rendu à Saint-Jérôme. La montée Sainte-Thérèse a eu raison de nombreux moteurs. Il y avait aussi, par la route 11, la Côte à Boucane qui mettait à rude épreuve les radiateurs. Très imprudent est celui qui prend ces routes. Le véritable lien avec le monde extérieur demeure le chemin de fer. Bien sûr, les routes rejoignent les municipalités voisines. Ces routes ferment régulièrement en hiver en raison de la neige accumulée et balayée par de forts vents. Seules quelques sections peuvent être empruntées. Au printemps, ces chemins sont boueux et impraticables. De mémoire, je me souviens avoir vu des chevaux coincés jusqu'à l'estomac dans la boue. L'utilisation de l'automobile pour monter "dans le Nord" n'est pas encore un principe intégré. Ce ne sera pas avant les années cinquante que les voyages en voiture deviendront à la mode.



Le garage Ernest Desjardins

L'un des premiers garages automobiles au village appartenait à Édouard Henri Desjardins, mieux connu sous le prénom d'Ernest. Localisé sur l'ancienne route 11, au coin du chemin du Rang Dix, le garage fait face à la ferme de Jérémie Legault.

Il était l'aîné des enfants d'Arcade Desjardins, un homme d'affaires influent du village. Le père, Arcade, était un homme dur. Il l'était tant pour lui que pour les autres. De stature frêle, il zézayait en parlant, malgré tout il en imposait, mais nul ne l'a jamais vu se mettre en colère, même si on l'invectivait. Plus son adversaire s'enflammait, plus il souriait, ayant la conviction qu'il pouvait être plus impitoyable que ce dernier était pitoyable.

Arcade avait travaillé fort pour élever et éduquer ses enfants. Il les a même aidés à se partir en affaires. Ernest s'intéressait à la mécanique. Souvent, il aidait les agriculteurs avec leurs machines en échange d'une juste compensation. Les automobiles n'étaient pas très populaires, seuls les avocats et les médecins pouvaient se les permettre. La seule route pavée utilisable n'était pas au mieux de sa forme.

Ernest était un mécanicien talentueux et ses services étaient appréciés. En 1929, Édouard Henri a été uni par les liens sacrés du mariage à Juliette Poirier, fille du Dr Poirier qui avait une nouvelle Chevrolet. Arcade a pris sur lui de soutenir son fils. Il avait mis la main sur un bâtiment au coin du chemin du Dixième Rang, juste à l'entrée du village et bien situé sur la route nationale. L'incompatibilité entre les affaires et les sentiments familiaux étant, Ernest obtient un prêt à la demande de son père. Un intérêt préférentiel lui était accordé et un délai de trois jours pour rembourser le capital à la demande du prêteur. Dans les faits, Ernest avait une épée de Damoclès au-dessus de la tête. Un prêt à la demande est soumis au caprice du prêteur et non seulement à la défaillance de l'emprunteur. Le prêteur peut, pour des raisons subjectives, exiger le remboursement de la dette ou saisir tout objet offert en garantie. Arcade prônait la tempérance et la sobriété en tout temps tandis qu'Ernest aimait lever le coude avec ses amis. Le jeu du chat et de la souris a duré un certain temps. Ernest a été pris un verre à la main.



Cabane à sucre de Cazaux Legault

Des rumeurs circulent selon lesquelles les touristes ne savent pas faire la différence entre un sapin et une épinette. Ce précepte justifie une certaine facilité à se jouer d'eux en, disons, mettant un pouce sur la balance. Dans le village, il n'y a que deux producteurs de sirop d'érable. Quelques autres sont dans les fermes environnantes. La production est artisanale, ce qui signifie que l'offre ne répond pas à la demande. Notre fournisseur est Cazaux Legault. Nous lui achetons au moins cinq gallons de son sirop d'érable et de nombreux blocs de sucre dur pour nos besoins. Il est le seul à faire encore bouillir dans un chaudron. Nous allions jusqu'à l'aider dans le processus, juste pour être sûrs qu'il en aurait pour nous. Combien de fois ai-je été dans sa cabane avec mes frères? Nous passions des journées à collecter de l'eau des arbres et à verser la sève dans un grand tonneau en bois.

Peu avant midi, Cazaux allumait son feu et suspendait la plus grande marmite au-dessus. Il y versait environ cinquante seaux d'eau d'érable. Lorsque le liquide commençait à bouillir, il conjurait le sort pour assurer le succès de sa recette tout en marmonnant à répétition

une incantation et en réduisant ou en attisant la flamme sous la marmite.

- "Quand l'eau se réduit, de sirop à tire avant que le sucre ne soit".

Ce n'était pas une de ces prières apprises à l'école, mais une incantation suivie du signe de la croix. Il passait également une couenne de lard sur la surface en ébullition pour éviter les débordements. Le charme s'opérait, l'eau prenait une teinte ambrée, acquérait la viscosité voulue et, au moment précis où l'équilibre est atteint, Cazaux arrêtait l'ébullition.

Nous dînions lorsque la première réduction était réalisée. Le sommaire du plaisir était de griller nos sandwiches sur le feu et de boire notre tasse de sève réduite. Le volume de réduction était maintenu par l'ajout de quelques seaux d'eau d'érable pour obtenir une boisson équilibrée. La production quotidienne était d'environ trois à quatre gallons au mieux.

À la cabane à sucre du curé, l'acquisition d'un meilleur équipement accrut de façon plus importante la production. Là aussi, la demande n'était pas satisfaite en raison des parts privilégiées accordées au curé, à l'évêque et aux notables du village. Il n'en restait pas beaucoup pour le commerce. Pour répondre à la demande des touristes, il faut être imaginatif et créatif. Du sirop de poteau est apparu sur certaines tables au déjeuner. Une propriétaire de maison d'hôtes, appelons-la Jeanne bien que ce ne soit pas son vrai nom, avait sa propre recette. Son sirop était fabriqué à partir de vraie eau d'érable et ajusté avec du sucre ou de la cassonade pour augmenter sa marge. Le faux était bon et les clients ne percevaient pas la différence. Lorsque le chat est sorti du sac, le subterfuge a donné une mauvaise réputation à l'établissement.

La nécessité fait loi, comme on dit, le sirop falsifié s'est éloigné de l'appellation d'origine, mais le produit est resté populaire auprès d'une partie du public. Il appert que la différence est une question d'affinité gustative. Les mauvaises langues disent que pour passer un sapin, il faut connaître le goût de l'épinette et ça, ce n'est pas de la petite bière.



Le "Chalet Marin"

Pour aller à la gare, nous empruntons la rue Valiquette, la vieille route 11, en direction de Mont-Rolland. Nous traversons un quartier qui n'a jamais existé que dans la mémoire populaire. "Cazimir-ville" fut peut-être nommé en l'honneur de Cazaux Legeault avant de devenir un secteur ouvrier, une zone neutre entre deux villages. Ceux qui l'habitent occupent des emplois dans les deux municipalités.

Quand le "Chalet Marin" y est érigé, ce sont des terres en friche. La bâtisse est moderne et le lieu est accueillant pour les randonneurs qui en tirent plaisir. La route nous mène au pont couvert qui traverse la rivière du Nord en amont du barrage de la compagnie Rolland. C'est l'entrée de l'autre village. La route se poursuit jusqu'à la gare, notre gare, celle par laquelle les touristes arrivent chez nous.



Pont couvert sur la rivière du Nord

Depuis la gare, pour retourner au village, les voyageurs prennent les traîneaux ou optent pour s'y rendre en ski. La rue Saint-Joseph mène au pont couvert qui enjambe la rivière du Nord. Ce pont a été modernisé en 1938 par un pont en béton encore en usage.

L'hôtel "Rus-Tik Inn" était situé près du pont, à l'entrée du village de Mont-Rolland. Sur les rives de la rivière du Nord, cet hôtel était réputé pour sa table et ses soirées mémorables. Une pente avait été aménagée devant l'hôtel de l'autre côté de la rue. Longue de six cents pieds, une remontée mécanique offrait une alternative à la montée à pied. Les skieurs l'appréciaient, c'était une très bonne pente pour apprendre. La "Lumber trail" passait au pied de cette pente.

La Pousse

Je crois que certaines décisions, hors de notre contrôle, influencent notre avenir. En 1927, Percy Douglas a convaincu son ami Henry Thornton, président des Chemins de fer nationaux du Canada, d'organiser des voyages en train pour les skieurs de Montréal. Le circuit comprenait les villages de Saint-Sauveur-des-Monts et Morin-Heights, déjà populaires auprès des clubs sportifs. Le succès commercial a incité le "Canadian Pacific Railway" à proposer leur propre circuit ferroviaire. Surnommé "Le P'tit Train du Nord", il offrait un circuit touristique plus vaste. La ligne desservait Shawbridge, Piedmont, Mont-Rolland, Sainte-Marguerite, Val-Morin, Val-David, Sainte-Agathe-des-Monts, Saint-Faustin, Saint-Jovite et Mont-Tremblant. L'âge d'or du ski dans les Laurentides a commencé et a changé l'économie de mon village. J'ai dix ans et demi et je suis fasciné de voir tant de gens, non pas une douzaine mais des centaines, beaucoup trop pour que je puisse les compter. Je vais à la gare d'abord par curiosité. Moi, "Titi", je fais partie de ces "garçons" qui, pour un sou, portaient les skis et les bagages jusqu'aux traîneaux en direction des hôtels et des maisons de chambres. Le monde extérieur arrivait dans notre village isolé et en hiver. Regardez tous ces beaux skieurs arrivant par train. C'est aussi tout un événement pour le maître de poste qui va rencontrer chaque train pour récupérer le courrier et les journaux de la ville. Le train déposait à la gare deux sacs, un pour le courrier destiné aux deux bureaux de poste et l'autre pour les journaux des hôtels. Imaginez la scène : vingt traîneaux qui attendent à la gare l'arrivée des trains. En été, la gare accueille presque autant de trains. La fréquence est moins soutenue, mais régulière. L'air du Nord est pur et frais, les citadins fuient la pollution des cheminées industrielles. Nous entrons dans une ère de changements, dans le domaine des gens aisés. Les chalets à la campagne ne sont pas encore à la mode. Les quelques résidences secondaires appartiennent à des citoyens riches qui souhaitent avoir leur havre de paix. Ils viennent principalement de Montréal à la recherche de lieux pittoresques pour passer les deux mois d'été et quelques semaines en hiver. Leurs modestes chalets sont des châteaux pour nous. Voilà l'occasion de travailler et de nous familiariser avec la langue anglaise.



Le début du ski aux côtes 40 & 80

S'il existe un lieu, bien qu'aujourd'hui disparu, qui habite mon esprit plus que tout autre, ce sont ces pentes de ski. Elles témoignent de mon parcours, de mes cabrioles, de ma quête et de mon destin. La station de ski appelée 40 & 80, dont j'ébauche le récit, m'envoûte complètement.

Le début coïncide avec l'arrivée du club Hobo Bill. Douze étudiants, venus des principaux collèges de Montréal, l'ont fondé : Léo et Dick Bernier, Rosaire Armand, Bob Ouimet, Maurice Gariépie, Bob Shefasen, Bob Lavigueur, Roger Varin, George Sénécal, Roger Couillard, Gardian Cook et Bill Chum. Ils étaient un groupe intrépide de passionnés de saut à ski. En quête d'un moyen de se défouler, ils ont conclu un accord avec Hermas Asselin et Adélar Marin pour utiliser la pente de leurs terres. L'endroit est propice, une montagne à vaches, le bas de la pente est un pré dégagé. À mi-pente, près d'un boisé d'érables, une cabane à sucre est construite. Ils défrichent une piste jusqu'au sommet. Un tremplin de fortune est construit sur un gros rocher. Lors des compétitions, les juges prennent place sur la galerie de la cabane à sucre. L'endroit est bien situé pour juger les sauts du style. Les concurrents montent à pied. Il n'y a pas de remontées mécaniques et la neige de la piste est tassée par des raquettes et des skis. C'est un effort d'équipe, tout le monde

participe, les sauteurs et les spectateurs. Les compétitions sont ouvertes à tous les braves. Mon frère Roger y participait tous les dimanches et est devenu l'un des meilleurs. Les sauts étaient respectables pour l'époque. Ils atteignaient plus de 80 pieds. À ma connaissance, il n'y a jamais eu de records officiels de compétitions.

Le bas de la pente permettait un espace d'atterrissage. Il était également utilisé pour ce que nous appelions le ski-glissade. Au début, nous descendions tout droit mais nous avons vite réalisé que nous devions nous arrêter et éviter les obstacles.



Personne ne savait skier correctement, peu importait, tous voulaient s'amuser en skiant. Le ski était avant tout une randonnée en pleine nature, une façon de prendre l'air. Pas d'école de ski, pas de savoir-faire particulier les skieurs locaux étaient autodidactes. Les bons skieurs sont ceux qui tombent le moins. Nous restions debout même si tomber fait partie du plaisir. Pour certains, c'était le seul moyen de s'arrêter. J'ai dit qu'il n'y avait pas de technique officielle, c'est vrai, mais il y avait quelques manœuvres de base comme aller de l'avant, changer de direction et se relever.

Glisser sur une pente n'était qu'une simple question d'équilibre et de confiance en la loi de Newton. Pour s'arrêter, un banc de neige n'était pas la meilleure idée. Nous sommes dans une région agricole et qu'entre tous les bons voisins, il y a une clôture. Un flanc de montagne peut en cacher deux ou trois sous la neige. La clôture signifie obstacle. Se laisser tomber dessus peut signifier blessure tant au corps qu'à l'orgueil. La nécessité étant la mère de l'invention, le virage technologique adopté fut le "télémarch".

Éviter un obstacle ne signifie pas le franchir. La clôture est là, quelque part au milieu d'un champ de neige. Imaginez le skieur le franchissant avec deux longs skis aux pieds. Aussi bien dire adieu à la grâce et l'élégance. En hiver, le danger est de croire que l'épaisseur de neige est suffisante pour ensevelir totalement l'obstacle. Il y a toujours une neige molle qui peut s'écraser pour que les skis glissent sous l'entrave. Une mauvaise chute pourrait signifier la fin des jeux d'hiver.



La descente de la rue Lesage



Remontée par câble aux 40 & 80

Sur les pistes les plus fréquentées, certains allaient jusqu'à défaire ou couper la partie clôturant leur plaisir. Ce geste malheureux attirait l'ire des agriculteurs. Beaucoup voulaient les empêcher d'entrer ou, comme ils le disaient, d'envahir. C'était une tentative vaine, la loi reconnaissait la propriété sur le terrain mais pas sur la neige qui le recouvrait. Ainsi, les skieurs avaient un droit de passage sur les terres couvertes de neige.

Certains skieurs plus respectueux faisaient preuve d'habileté et d'imagination. Appuyés, les bras tendus, sur deux bâtons, comme des sauteurs à la perche, ils s'élevaient. Les genoux repliés sur le torse, le skieur volait doucement au-dessus de l'obstacle pour atterrir gracieusement de l'autre côté.

Le "geländesprung" est une manœuvre norvégienne conçue pour éviter un obstacle. C'est l'ancêtre des sauts et du ski acrobatique. Cette manœuvre n'est pas à la portée du premier venu. Je la pratiquais plus souvent qu'à mon tour. Chaque rocher dans le champ était la parfaite excuse pour sauter. C'est une question de synchronisme entre l'esprit et le corps. Malheureusement, ce dernier ne suit pas toujours le premier et nous nous retrouvons avec une tuque pleine de neige.



Le "geländesprung"

Notant la popularité de la descente, Adélar Marin a utilisé ces pentes au profit des clients de son hôtel la Maison Blanche. Les pistes de ski étaient défrichées jusqu'au sommet de la colline et une remontée mécanique offrait une montée pour dix sous ou une journée entière de trajet pour soixante sous. Cependant, les skieurs qui montaient seuls pouvaient skier gratuitement. Les pistes sont désignées par les numéros 40, 60 et 80. Les amateurs se souviendront seulement de la piste de ski aux 40 & 80.



Mont Baldy, piste de slalom et coulée pour la descente

Les événements du Mont Baldy étaient, à mon avis, les plus difficiles de toutes les compétitions dans les Laurentides. Je dirais même plus difficiles que le légendaire Kandahar. De 1934 à 1954, le Mont Baldy était la compétition de descente ultime.

Le Mont Baldy est situé sur les terres de M. Lodge. Il a loué l'usage des pentes à l'auberge de campagne Alpine Inn. La montagne a essentiellement deux pistes : une pour l'épreuve de descente, l'autre pour l'épreuve de slalom. Ce sont des événements internationaux. C'était le lieu de rencontre des meilleurs skieurs de l'époque. Beaucoup ont laissé leur marque comme Earney McCollough, l'Américain Dick Durance, sans oublier les Cochand, les Cousineau, Peggy Johannsen, la fille de Herman Jack Rabbit Johannsen.

Pour participer à la confrontation, un skieur doit avoir des capacités techniques, du courage et beaucoup de témérité. Les pistes sont raides et pas très longues. La piste de slalom est large. La piste de descente n'est qu'une course d'un demi mille de long, 2600 pieds de pure folie. Elle est étroite et extrêmement dangereuse.

De nombreux coureurs ont sous-estimé le mont Baldy. Gravissant la montagne à pied, ils n'ont jamais osé prendre part à la descente car la piste inspirait plus que la peur, la terreur. Dès le départ, une pente raide mène à un virage serré vers la droite. Puis, par une courte pente douce, le skieur contourne un rocher. Un virage très serré à gauche chute dans un couloir presque verticale entre deux falaises. Une traversée glacée se substitue à la piste de ski. Un virage à droite et l'accélération devient écrasante. Aucune erreur n'est permise. Un virage à gauche, un plat et le skieur fait face à une descente droite démesurée. Cette section ressemble plus à une zone d'atterrissage pour un tremplin de quatre-vingt-dix mètres. Le skieur atteint une vitesse folle, puis une bosse le propulse dans les airs sur quelques pieds de long, pas très haut, juste un vol plané vers le bassin. Un simple plat à mi-parcours du dernier segment de la piste brise le téméraire et l'audacieux. La pression sur les jambes est énorme. Plusieurs concurrents écrasent sous la force gravitationnelle et chutent sévèrement. Ceux qui résistent s'engagent dans la dernière partie vers la ligne d'arrivée. Les meilleurs chronos ne dépassent pas soixante secondes nettes.

À ma connaissance, un seul homme a couvert cela en moins d'une minute : Émile Cousineau détient le record de cinquante-six secondes. Le concurrent le plus proche était un skieur allemand nommé Von Allman, directeur de l'école de ski Alpine Inn, et Ernie McCoulloch de Mont-Tremblant, qui l'a fait en soixante secondes. Émile est la légende du Baldy. C'était sa pente, sa course. La passion l'animait. Aucun concurrent ne l'impressionnait ou fait perdre son sang-froid. Il était le roi du Baldy. Je me souviens de plusieurs de ses courses folles et téméraires contre la montre. Une fois, je l'ai vu sauter la falaise bordant la coulée au lieu d'y entrer. La foule des spectateurs a poussé un cri d'excitation. Tout le monde pensait que c'était un accident. Pour Émile, le mot accident n'existait tout simplement pas. Il avait choisi un autre chemin, comme sauter d'une falaise de quinze pieds pour gagner quelques secondes. Il a gagné son pari. Planant au-dessus des cimes des arbres, il a réussi à atterrir et à réaliser le temps le plus rapide. L'entreprise était follement dangereuse avec une marge de manœuvre extrêmement serrée. Il fallait réussir ou échouer, mais c'était Émile Cousineau.



Tremplin de l'Alpine inn

Le "St Margaret Country Club" a été construit en 1924. C'est une auberge de 35 chambres avec un pavillon central en rondins, une piscine, un court de tennis, une vingtaine de chalets et un terrain de golf. L'Alpine Inn, comme il serait connu, était administré par le gendre de Pierre Lamond, Rolland Liboiron. Il promouvait le ski par ses chroniques hebdomadaires dans un journal de Montréal. Situé à moins de deux cents mètres de la gare de Ste-Marguerite, l'Alpine Inn était la grande destination de plein air de l'époque. Sa réputation était partagée avec le Chalet Cochand. À proximité, la pente a été aménagée pour le plaisir de skier des clients. Elle offre une piste d'environ neuf cents pieds. Elle était accessible par le "McGill Outing Trail" depuis l'hôtel. Une remontée mécanique aidait les skieurs à monter la pente. Un tremplin avait été construit permettant la tenue de compétitions. L'atterrissage se terminait sur la rivière gelée au pied de la montagne.

J'ai parcouru les pistes "Maribou et Mc Gill Outing", "Maple Leaf East Branch", "Alpine", "Lac Masson", "Munson" et "Gillespie". J'y ai appris à maîtriser le ski, à connaître et apprécier l'environnement unique de ma région. Je suis passé du jeu au métier.

Un jour glorieux fut celui où j'ai été admis en partenariat dans l'entreprise de mon frère. Lui et Louis Corbeil organisaient des visites guidées à ski pour les touristes autour de notre ville, dans les champs, les sentiers et les pentes. Louis était un concurrent local de ski de fond. Il a remporté plusieurs courses. Ses connaissances étaient appréciées des clients.



Roger et Louis Corbeil se rendaient quotidiennement à la gare pour offrir leurs services en tant que guides. Je ne me souviens pas si le temps était beau ou couvert lorsque mon frère Roger m'a permis de les accompagner. J'étais juste heureux. Le travail, car c'en était un, consistait à guider les skieurs vers les pistes contre une petite rémunération et l'espoir d'un pourboire. La rétribution était de cinq sous par client, "nickels et pennies" acceptés. Les meilleurs jours, environ trente personnes étaient guidées à destination. Mes poches étaient lourdes de toutes ces petites pièces.

Amener les skieurs à leur hébergement était toute une expédition. Nous devions synchroniser les horaires des trains avec les intérêts commerciaux. Cela signifiait généralement arriver près d'un restaurant ou d'un hôtel à l'heure du déjeuner ou du dîner. Les clients étaient reconnaissants de l'attention et les commerçants aussi. Je connaissais la plupart des sentiers autour. Mes premières courses en tant que guide suivaient la Rivière-du-Nord vers la Rivière aux Mulets. En chemin, j'indiquais les attraits locaux tels que des maisons offrant le gîte et le couvert. Il était d'usage et attendu que le guide soit compétent pour conseiller les débutants en ski sur la meilleure façon de profiter du sport. En atteignant la pente raide près de la ferme de Paul Valiquette, je démontrais différentes techniques pour gravir, le pas latéral en escalier ou le choix d'un angle d'attaque approprié. Le ski de fond s'estompe doucement sans que personne s'en rende compte. Les skieurs préféraient glisser plutôt que grimper. Le ski alpin est né de la paresse et du plaisir à dévaler les pentes. Les remontées mécaniques ici et là ont changé le paysage sportif.





La crème et le beurre d'Albert Lessard, chemin du onzième rang.

Nous offrons également nos services dans les hôtels et les pensions. La visite la plus populaire était la promenade au clair de lune. Une excursion nocturne sous les étoiles, dure une à deux heures. Il suffit de se promener dans les champs ouverts, passer par des forêts de sapins et de pins pour en apprécier la quiétude. Au printemps, il y avait un arrêt dans une cabane à sucre juste pour une douceur. La fraîcheur de la neige, l'éclairage singulier des nuances spectrales de bleu ravissait tout le monde, y compris nous. Je constatai la fascination des gens pour un ciel étoilé ainsi que leur ignorance sur le sujet. Quel défi attrayant pour un "Titi", apprendre à reconnaître les constellations, à différencier les étoiles des planètes. J'étais tout ce savoir lors des randonnées. C'était payant, j'étais en demande, j'étais valorisé.

La Floraison

Un village est un espace qui se marche, tout est à proximité. Tout est à cinq minutes à pied, mais cela prend généralement au moins trois quarts d'heure. Le temps de dire bonjour, de parler de ci et de ça, de la santé et de la famille. Dans une grande ville, les choses ne vont pas plus vite. Il y a juste un peu moins de temps à perdre avec les autres. C'est le progrès, la grande marche vers l'ultime. Encore une fois, des événements imprévus bouleversent notre avenir, même en temps de guerre. Planifier et modeler un nouveau tracé de la route au nord de St-Jérôme pour répondre aux besoins d'un nouveau moyen de transport, l'automobile.

Qui aurait pu prédire l'influence et les changements apportés par la nouvelle route 11. Toutes les promesses de croissance économique stimulent la cupidité commerciale. La route, plus large et plus droite, passe plus à l'est. Le règne de l'automobile est confirmé par huit stations-service, sur une distance d'au plus de 400 mètres. De part et d'autre de la nouvelle route se trouvent Sunoco, Texaco, Fina, Esso, Shell, Golden Eagle, White Rose et BP. Le garage d'Ernest Desjardins finira par être déplacé près de la station service Esso.

La modernité s'est également concentrée dans la construction de la chapelle Saint-Paul pour les rituels liturgiques, qui servait de salle paroissiale, d'école pour garçons et de patinoire à côté d'un court de tennis. C'est aussi une aubaine pour les restaurateurs avec l'ouverture de Chez Alain, le camion-restaurant de Bélec, Le Petit Chaudron et le Petit Lutin. Plusieurs hôtels s'y trouvent, comme l'hôtel Laliberté avec son terminal de bus provincial, Chez Schwende, le St-Germain et le Châtel Boisée. Les motels le Sous-Bois, le Moulin Rouge, la Cascade trouvent leur compte. La Banque Nationale du Canada et la Banque de Montréal ouvrent des succursales. Même un Regent 5-10-15 concurrence les magasins généraux. La marche du progrès pèse sur nous, bouleverse nos habitudes. La richesse arrive et devient démocratique, la période d'après-guerre et l'explosion démographique écriront un nouveau chapitre et nos vieilles maisons disparaîtront une à une.



Mont Constantino

Avec ce boom économique, les néons sont plus grands, plus gros, plus brillants que jamais. Ce progrès nous vaudra, deux décennies plus tard, le noble titre de village le plus laid. L'évolution humaine et l'évolution technique ne suivent pas toujours la même progression. La splendeur du moment est l'horreur du lendemain. La lumière attire toutes sortes d'insectes, des arthropodes aux nouveaux touristes. Ils arrivent par vagues d'autobus toutes les heures. L'époque mûit à la résidence secondaire, au chalet de campagne. La nouvelle faune arrive, plus nombreuse et plus diversifiée. De nouveaux développements tels que le Sommet Bleu et le Chantecler, avec leur aspect de club privé, nous promettent mer et monde. Certes, nous profitons de ces beaux jours. Le magasin "Morgan" ouvre une succursale qui ne résistera pas aux temps morts du printemps et de l'automne ainsi qu'à la concurrence des catalogues "Eaton" et "Simpson". Même nos magasins généraux ferment et sont remplacés par des boutiques et des commerces spécialisés.



Beaucoup de choses sont aujourd'hui considérées comme acquises. Nous croyons facilement à la supériorité technique des fixations modernes par rapport aux étriers et aux sangles en cuir qui ornaient autrefois les skis, et à juste titre. Là où je ne suis pas d'accord, c'est d'attribuer, de facto, aux grands fabricants l'originalité innovante.

Vers la fin des années trente, un habitant de Mont-Rolland, M. Jean Bertrand, a développé un système de fixation de type step-in pour le ski de fond. Le système était simple et ingénieux. Lorsque la semelle de la chaussure entrait dans l'étrier, elle était bloquée en place. Pour libérer le pied, une simple pression avec le bâton de ski suffisait. Le système permettait au skieur de chausser ses skis sans se pencher. Une copie de cette fixation peut être vue au Musée du ski des Laurentides. Jean a commercialisé cette fixation. Malheureusement, la guerre l'a privé de l'équipement nécessaire à la production et il a dû reporter ses projets. La croissance économique de l'après-guerre l'a confronté à une concurrence féroce. L'aspect financier lui a également fait défaut.

Paul et Hubert Clément m'ont enseigné les rudiments techniques du ski. Les hôtels offraient un nouveau service, l'école de ski. Les clients voulaient apprendre la descente en ski, pouvoir tourner et s'arrêter sans se jeter par terre. Paul et Hubert enseignaient au chalet Cochand. Nous nous rencontrons en soirée au "V Ski Shop". Les discussions passionnées portaient sur la manière de faire un virage, sur la façon dont les instructeurs européens enseignaient.



La côte à Rochon

En 1939, un certain Rochon a loué le terrain de Dick Karabian sur le Lumber Trail. Il a défriché trois pistes et installé une remontée mécanique. La remontée se terminait au sommet, près de la cabane à sucre du prêtre. De là, il était facile de rejoindre la piste "Maple Leaf Trail". Les personnes arrivant à skis depuis la gare de Mont-Rolland pouvaient, pour un maigre pécule, éviter une montée difficile vers le haut du village.

Descendre ces pistes est tout un accomplissement. La pente est raide. Les pistes s'arrêtent officiellement à la rue de la Montagne dans "Casimir-ville", un quartier ouvrier entre Sainte-Adèle et Mont-Rolland le long de la rue Valiquette. Cependant, le skieur qui devait rejoindre la gare glissait jusqu'au vieux pont couvert qui enjambait la rivière du Nord.

La nouveauté, c'est qu'au sommet des poteaux de la remontée, M. Rochon avait fixé un éclairage dirigé sur les pistes. Il en fixa aussi aux branches d'arbres jonchant deux des pistes. L'idée lui vint en observant les jeunes skier sur la côte de la rue Morin. Cette rue était éclairée et les jeunes s'amusaient beaucoup le soir après le souper. Donc, dès 1939, le ski de soirée était une réalité.

En 1942, le bail n'a pas été renouvelé. Le développement immobilier l'a emporté sur l'entrepreneuriat innovant. Les concepts d'harmonisation des domaines immobiliers et récréatifs n'étaient pas encore nés. Les montées à Rochon n'auront duré que trois ou quatre ans.



La remontée



Caserne au Labrador

Aucune décennie n'est entièrement originale. L'Europe suscite à nouveau des passions. Les clameurs bruyantes de la guerre peuvent être loin du village, mais le vent les porte vers nous comme une mauvaise pluie. C'est le prélude à des aventures non désirées. Je suis un mauvais garçon, je suis indéniablement "Titi" profitant des plaisirs de la vie. Ils sont venus nous tromper avec un patriotisme glorieux pour sauver une patrie amère. Ils disent que l'étranger n'est qu'une option pour subjuguier la jeunesse. Les recruteurs sous la direction du Major Black nous ont présenté le service militaire comme un devoir envers notre terre. La conscription oblige. Ceux qui ont été appelés au devoir en tant que volontaires sont recherchés. Ils sont venus les chercher. Ils ont été accueillis à Caboché-ville, maintenant Deauville, par les conscrits qui les ont accueillis avec des coups de feu avant de disparaître dans la nature.

Une joyeuse période est brusquement interrompue en raison de la guerre. Devant l'inévitable, je me suis joint aux réserves basées à l'arsenal de Saint-Jérôme, avec mon ami Rolland Dubé. Je me suis inscrit pour être canonnier. J'ai défendu les côtes canadiennes, d'abord à Péninsule en Gaspésie puis au Labrador. J'ai principalement combattu contre les moustiques et l'ennui. Le silence de la nature a eu raison de beaucoup d'entre nous. La désolation m'a fait tenir à la vie, pour d'autres, elle leur a fait perdre. D'abord, la dépression suivie par la douleur de vivre qui a fait chavirer toute volonté de vivre. La solde militaire était suffisante, car elle était inutile ou presque inutile. Seule la

Compagnie de la Baie d'Hudson exploitait un comptoir commercial dans la localité de Rigolette. Des babioles surfacturées y étaient échangées. J'ai vu la pauvreté des autochtones et j'ai compris la résilience de leur esprit libre. Je suis revenu, libéré pour blessure au combat. Les rivages déserts du Labrador étaient considérés comme un service outre-mer. Je suis devenu sourd d'une oreille. Était-ce le froid, l'humidité du camp ou simplement l'intensité du bruit du canon alors que nous pratiquions avec des charges blanches? Quoi qu'il en soit, j'ai eu plus de chance que mon ami Louis Legault. Il a perdu un œil à Dieppe. À son retour, il était un homme changé. Autrefois joyeux et insouciant, il était devenu plus taciturne, rêvant de fortune facile. Il passait d'un travail à l'autre à la recherche d'une satisfaction insaisissable. Ses espoirs suivaient un leurre incessant, des mines d'or aux concessions commerciales. Lorsqu'il s'est finalement installé, tout semblait bien aller. Il avait atteint une certaine paix intérieure. Une année n'était pas encore passée qu'il fut hospitalisé. Une erreur dans la médication, il est décédé.



Campement au Labrador



Une roulade par fanfaronnade

John Pitt est l'un de ces personnages indescriptibles que j'ai eu l'occasion de rencontrer. Il incarne totalement l'esprit d'aventure. Il n'avait pas encore vingt ans qu'il était déjà un voyageur du monde. Passionné de motocyclisme, il est devenu un casse-cou dans les foires et les cirques ambulants. Il a joué avec le spectacle itinérant de Roy Roger. Quand je l'ai rencontré, il était un photographe publicitaire indépendant passionné. Il est venu dans le Nord pour promouvoir la nature et le ski. Évidemment, nos tempéraments grégaires ont scellé notre amitié.

J'ai servi de modèle pour une série de photos publicitaires qu'il a vendues à des publications à Montréal et aux États-Unis. C'est un vendeur de première classe. Il a bien appris à l'agence immobilière montréalaise, Ernest Pitt & Fils. Grâce à lui, j'ai intuitivement appris des stratégies de marketing. Il m'a gratifié, non pas avec de l'argent, mais avec plusieurs photos d'action que j'ai utilisées pour les affiches de mon entreprise de moniteur de ski. En lisant les nouvelles un jour, je suis tombé sur une photographie. Une de ses photos avait obtenu la première page du "Weekly Standard". C'était mon moment de gloire. Mon saut périlleux à ski a contribué à ma notoriété.

Nous donnions souvent des démonstrations de notre habileté en ski pour contribuer à la réputation de l'école de ski. À chaque spectacle, nous descendions groupés en un joyeux mélange de style libre et

synchronisé. Oui, nous étions de joyeux casse-cous, nous risquions le tout pour le tout. Les bons skieurs faisaient la bonne réputation des pistes, "ski" était bon pour les affaires. Les gens constataient à quel point nous étions téméraires. Nous possédions la technique de pointe. Tout le monde s'arrêtait pour nous regarder dévaler les pentes. Les moniteurs de ski étaient rares, l'école de ski en comptait peut-être trois ou quatre au maximum. Nous nous défions les uns les autres, Viateur et Émile Cousineau, moi et mon frère Roger, pour nous, le ski alpin surpassait le ski de fond.

Rien n'était hors de notre portée, nous étions audacieux, intrépides et courageux. Les virages étaient effectués aussi près que possible les uns des autres. Je me souviens d'une fois où Roger et moi nous nous sommes percutés. Le choc était assez violent pour nous projeter dans les airs. Roger a heurté un groupe de petits sapins et a été catapulté de nouveau sur la piste. Nous avons chacun réussi à nous rétablir et à atterrir aussi naturellement que si c'était une chorégraphie planifiée. À la fin de notre descente, les spectateurs nous ont demandé comment nous avons fait cela et si nous allions le refaire. L'exploit a accru notre réputation. Les dames admiraient notre esprit audacieux, ce qui n'était pas désagréable. Tout était une excuse pour se faire remarquer. Je me souviens même avoir skié en maillot de bain.

J'avais environ vingt-deux ans lorsque Tom Potter acheta l'hôtel la Maison Blanche. Il la rebaptisa "The Ste-Adele Lodge" en ajoutant deux autres unités appelées le "Cedar" et le "Pine". Une salle de danse fut adjointe à l'hôtel, la salle écarlate ou communément appelée "le Red Room". Sur le toit, une terrasse permettait au clients de profiter du soleil et d'admirer le paysage. Elle était accessible de l'intérieur par le bar et par la piscine de l'extérieur.



La station de ski a aussi été rafraîchie. Deux câbles remonte-pentes menant au sommet ont été ajoutés entre les pistes 40 & 80. Une autre remontée mécanique, en bordure de la piste 40, acheminait les skieurs débutants à mi-pente. De là, le skieur intermédiaire avait accès à une autre remontée vers la cime. Un restaurant a été construit sur la gauche, au bas de la piste 40; nommé le pavillon, il accueillait initiés et profanes. Une large terrasse disposait de plusieurs chaises Adirondacks pour les amateurs de soleil dotées de ces réflecteurs qu'ils tenaient sous leur menton pour griller la peau du visage. Les skieurs fatigués abandonnaient devant la terrasse leurs skis directement au sol. Ils entraient au Pavillon se restaurer et surtout socialiser. J'ai été engagé, à titre d'instructeur, par l'école de ski de l'hôtel. La fonction se résumait à enseigner le ski pendant la journée et divertir les invités le soir. Un travail agréable et exigeant m'attendait. Enseigner signifiait plus que dispenser des cours de ski, nous avions l'obligation de participer à l'entretien des pistes. Au lendemain d'une chute de neige, instructeurs et employés chaussaient raquettes et skis pour damer les pistes et offrir à la clientèle les meilleures surfaces skiabiles. Divertir signifiait être présent et socialiser avec la clientèle après la journée sur les pentes. La plupart des hôtels l'exigeaient mais aucun ne rémunérait la chose, au surplus nous avions droit à des consommations. La réputation pour les activités d'après-ski devint légendaire. Je ne nierai pas la chose, aussi exagérée qu'elle fut. Nous étions jeunes, nous étions forts, nous étions prêts à jouer le jeu sans compter les heures. J'étais "Titi", un mauvais garçon ceint d'une auréole glorieuse. À la présomption de si doux péchés, s'ajoutent l'exhortation à demander pardon, même si de rien j'eusse à me confesser.

L'été de 1940 se maintenait comme s'il durerait continuellement. L'automne tardait et la verdure persistait. Je parcourais les pensions en divertissant leurs clients. Je guidais ceux-ci vers les meilleurs établissements des environs, les escortais à la plage, à la salle de danse et à d'autres randonnées si nécessaire. Être "Titi" exerçait un certain charme auprès de la clientèle. Ma réputation était des plus préoccupantes et pourtant elle m'agréait. Des rumeurs, sinon des commérages purs et simples, circulaient à mon sujet. Plus elles se répandaient, plus j'étais demandé. Il semble que j'étais dépeint comme étant de commerce agréable. Je n'affirme ni ne confirme la véracité des faits. Le doute est toujours plus agréable que la certitude.

Mme Kenny, une propriétaire de pension, n'était pas insensible à cette réputation. Pourquoi décevoir les attentes d'une dame dont l'âge avait la délicatesse de ne pas l'insulter. Avec un sourire plaisant, je séduisais et charmais hôtes et hôtesse. Une telle renommée stimule également l'imagination des jeunes filles en vacances. Hélène, une belle et rebelle Irlandaise aux traits si fins, séjournait chez Lady Kenny. Je n'avais d'yeux que pour elle et elle l'a remarqué. Mon ton se voulait aussi doux qu'une caresse, malgré sa feinte indifférence. Elle soutenait mon regard avec cruauté et m'a demandé, sans détour, si je voulais qu'elle me prenne en photo. "Vous l'avez dit!", m'exclamai-je en ajoutant un air malicieux et mon meilleur sourire. Elle se leva sans plus attendre et rentra à l'intérieur.

Pendant un moment, j'ai pensé avoir commis une erreur, mais elle est revenue, appareil photo en main. J'étais triomphant quand elle a pris ma photo et, par la même occasion, mon cœur. Hélène était déroutante, elle avait un esprit bien à elle. Elle avait vingt ans, était belle, fière et indépendante. Elle possédait un salon de coiffure à Montréal. Elle avait un esprit vif qui me confrontait. En tentant de la toucher et de l'émouvoir, je lui ai dit que j'avais été conscrit et que je quitterais bientôt ma famille pour faire mon service militaire. Habituellement, cette démonstration de vulnérabilité suscite la compassion et la tendresse. Mais non, elle me félicite pour mon sens du devoir et propose de m'écrire quand je serai loin. Et vlan, un direct à la mâchoire qui sonne le fin finaud en moi.





Visite des Fêtes à la cabane du grand Ness au Mont Tatra

Un homme de grande taille, le Ness, marchait lentement, dos voûté, comme si un corps, dépourvu de grâce ou d'agilité, lui pesait. Malgré cela, il affichait de beaux traits, un teint cuivré qui faisait ressortir la blancheur de son sourire et de ses yeux bleus. Populaire auprès du monde, célibataire par timidité, il termina sa vie dans la solitude. Quand je l'ai connu, il résidait chez Emery De Repentigny; un homme qui sait tenir maison, ne pose pas problème et réclame un loyer honnête.

Très bon skieur, il se transformait dès qu'il chaussait ses skis. L'homme inhibé laissait place à l'homme habile. Une souplesse et une vivacité s'emparaient de lui sur les pistes et commandaient l'admiration de tous. La même force s'exprimait sur la piste de danse, il y incarnait un dieu, exécutant chaque danse avec maîtrise et agilité. Il prenait le pas sur tous les autres danseurs, lui l'homme qu'on croyait gourde. Il se retira finalement dans une bicoque près du mont Tatra. Il avait changé par je ne sais quelle fatalité, peut-être était-ce un amour déçu? L'homme se laissait aller, se négligeait dans un monde reclus. Je le visitais quelquefois, juste pour le voir, il était mon ami.



Le Village vu du haut des 40 & 80

Tout bon village a son cordonnier, le nôtre était Jos De Repentigny. Son atelier de cordonnerie comportait tous les outils nécessaires : tire-pied, manicle, bisaiguë, tire-poussière, guinche, semelle à chaussures et machinoir composaient son équipement. Son occupation principale était sellier. C'était un petit homme dodu avec une jambe bancal qui le faisait clopiner. Son tempérament colérique et sa répartie vive le rendaient souvent antipathique. Mais c'était lui dans toute sa splendeur. Honnêtement, très peu de gens comprenaient son sens de l'humour ou mesuraient sa profonde connaissance de la langue française. Marié à une institutrice, il avait perfectionné son éducation par la lecture. Un homme d'une présence d'esprit vive quand il s'agissait de rétorquer. À une dame surprise par le prix élevé d'une paire de chaussures, il répliqua que le prix incluait les lacets et que si elle n'en aimait pas la couleur, il pouvait les échanger. Même le nouvel abbé, qui était entré sans fermer la porte derrière lui, subit ses foudres. Poings sur les hanches, regard par-dessus ses lunettes, d'une voix de stentor, il l'invita fortement à la refermer. Ni curé ni notables n'échappaient à ses remarques hardies.

Une fois, lors d'un de mes périples, j'ai trouvé un lot de semelles à chaussures vendu à l'encan. Le prix pour six caisses fut dérisoire. Près de huit cents items de toutes les grandeurs. Je croyais pouvoir les refiler au savetier sans aucun problème. Les caisses étant lourdes, j'ai demandé à mon ami Louis Legault de m'aider à les transporter chez moi. Nous avons chargé le coffre de son auto, ce qui a mis la suspension du véhicule à lourde épreuve. Je me félicitais déjà pour la transaction à venir. Lorsque je soumis ma proposition au cordonnier, il manifesta son intérêt. Tout allait pour le mieux, je doublais ma mise. La livraison des deux premières caisses s'effectua à l'aide d'une brouette. Il examina le contenu et constata qu'il s'agissait de semelles synthétiques aux empreintes moulées. Pire encore, elles sont toutes du pied droit, aucune gauche. Je vous fais grâce de tous les qualificatifs dont il m'affubla, mais je peux vous dire qu'il se payait régulièrement ma tête en me rappelant que les unijambistes se faisaient rares.

Il se retira avec le temps et a été racheté par un des fils d'Émile Dubé, Lucien. L'époque de la cordonnerie et de la selle était révolue. La cordonnerie est devenue un magasin de chaussures. L'esprit artisanal quittait l'espace commercial.



La vie militaire m'avait changé. J'avais juré, pendant mon exil, que je serais indépendant à mon retour. Je voulais être le seul maître de mon destin. J'ai rayé la turpitude qui gouvernait ma vie jusque-là. J'avais économisé ma solde militaire et étais prêt à investir dans l'immobilier. J'ai acquis quatre terrains de Dick Karabian sur la rue Desjardins. Pour bien faire les choses, j'ai impliqué mes frères dans la transaction. Roger aurait la première parcelle de terrain à côté de celle d'Ernest Lapointe. Je réservais les deux suivantes pour moi-même et la quatrième pour Ubald. L'encre des contrats avait à peine séché qu'ils vendaient leur part avec profit. Ils m'ont remboursé ce que cela m'avait coûté. J'ai appris que mes rêves sont les miens. C'est une leçon dure, ainsi soit-il.



J'ai construit deux maisons qui sont louées en saison. Le loyer perçu servait de frais de subsistance. J'allais souvent à Montréal visiter Hélène pendant nos neuf années de fréquentation. Je logeais chez mon ami Carlo Italiano, rue Mozart, au cœur de la Petite Italie. De là, je prenais les tramways pour rejoindre Hélène à son salon de coiffure sur la rue Masson. Après le travail, je l'escortais chez elle, rue Northcliffe, à Notre-Dame-de-Grâce, où elle vivait avec sa famille. Parfois, nous flâmons en centre-ville en faisant du lèche-vitrine ou en prenant un déjeuner tardif au restaurant "American Spaghetti". Je me souviens d'une fois où, en passant devant les vitrines de la compagnie United Air Lines, nous avons vu des photos publicitaires de ski des Laurentides. Elles étaient grandeur nature, des images gigantesques. J'ai fait semblant d'être surpris quand elle a remarqué

qu'un des modèles me ressemblait. Quelle coïncidence! Nous faisons des achats chez "Morgan's et Eaton's" au centre-ville. Nous achetions des cadeaux pour Noël. Elle venait dans le Nord en vacances, logeait dans des pensions ou au Lodge. Je lui ai loué une de mes maisons pour un séjour hivernal de deux semaines. Elle venait avec son jeune frère comme chaperon. Pour avoir du temps en amoureux, je l'envoyais chercher des hot-dogs et des frites au restaurant Petit Chaudron. Je m'étais assuré que le service soit lent. Ce genre de manœuvre sournoise, mon désir de câliner a éveillé son caractère irlandais tempétueux. Craignait-elle moi ou elle-même de céder au péché? Pendant ces neuf années, nous nous sommes séparés plusieurs fois. Nous semblions avoir une relation amour-haine. Parfois, je dépassais les bornes, d'autres fois, je réagissais de manière excessive à ses paroles acerbes. La dernière fois que nous nous sommes séparés, nous étions tous deux offensés. J'ai eu l'audace de lui demander si elle m'avait été fidèle. Elle m'a répondu "autant que toi". Je me suis mis en colère, elle s'est mise en colère parce que j'étais en colère. Nous sommes chacun partis de notre côté.

On m'a présenté à une jeune fille d'une bonne famille. Elle devait hériter, nous nous sommes fiancés. Pourtant, Hélène me hantait toujours. J'ai annulé nos fiançailles juste avant les fêtes. Quelques jours plus tard, saisi par une folie inexplicable, je me suis précipité à Montréal pour voir Hélène. Je devais savoir, je devais faire une dernière tentative. La bonne fortune m'a souri, elle a dit oui et la date a été fixée pour le 8 janvier 1949. La célébration a eu lieu en privé dans l'église de Notre-Dame-de-Grâce. Nous sommes allés à Québec pour notre lune de miel. Nous sommes revenus discrètement, comme si rien ne s'était passé, à la surprise générale.



La ferme de Napoléon Baulne

Je me suis rendu compte que le bonheur provoque également la peur. Quand Hélène portait notre enfant, le Dr Édouard Millette supervisait sa grossesse. Son dispensaire se trouve en face du nouveau magasin de fruits Karabian, sur la rue Valiquette. Quand Hélène est arrivée à terme, Charles Giraud nous conduisit à l'hôpital de Sainte-Agathe dans sa voiture.

L'attente est longue et l'accouchement ardu. Les forceps sont nécessaires et une nouvelle technique a sauvé la vie d'Hélène. Elle a dû rester à l'hôpital environ trente jours pour récupérer. Le docteur a expliqué que les futures naissances pourraient être fatales. J'ai pris les mesures nécessaires pour m'assurer que cela n'arrive pas, même si cela signifiait sacrifier mon âme.

Mon travail de moniteur de ski indépendant marche bien. J'enseigne les bases du ski alpin sur la pente à côté des maisons et je poursuis les leçons sur les pistes choisies par les clients. L'un de ces clients était un Français de Marseille. Quel personnage énigmatique que ce Charles Giraud. Peu de gens connaissaient l'origine de sa fortune et beaucoup spéculaient sur son honnêteté. Il pilotait un hydravion et conduisait une Studebaker. Sa femme, Madeleine, portait des bijoux valant des milliers de dollars lors des occasions en soirée. Il l'escortait, une arme à feu cachée dans une poche de sa veste. Je n'ai vu que son côté sociable. C'était un client, à qui j'apprenais le ski et avec qui je partageais la vie nocturne.



Piste du Grand Élan vue de chez moi

C'était un homme fier. Il imaginait être observé par tout le monde. Avait-il le malheur de tomber pendant que nous skiions, il était tellement humilié que nous devions aller ailleurs. Il n'acceptait pas de skier là où quelqu'un l'aurait vu tomber. Il aimait se montrer. Il voulait être à la fine pointe de la technique de ski. Il a rapporté d'Europe un film et un livre sur une technique de ski inconnue à l'époque en Amérique, le parallèle d'Émile Allais. Il m'a demandé d'apprendre cette technique afin de la lui enseigner. J'ai passé du temps à regarder le film, lire et relire le livre. J'appris une série de mouvements élégants, souples et gracieux au moins deux ans avant qu'elle ne soit popularisée.

Il s'est également montré inventif. On dit que la nécessité est la mère des inventions, et rien n'est plus vrai. Sa femme, qu'il adorait, avait été blessée lors d'une chute de ski. Il a conçu pour elle un système de sécurité ingénieux. Les fixations de ski n'étaient pas sûres. L'étrier et le câble en acier étaient des pièges. Il a donc eu l'idée de couper le câble retenant le talon. Il a fait souder trois œillets aux deux extrémités du câble, deux d'un côté entre lesquels s'ajustait le troisième fixé de l'autre côté. Une goupille, fixée à une languette en cuir à la botte, les maintenait ensemble. Lors d'une chute, la pression sur la botte faisait sortir la goupille, le câble s'ouvrait et libérait le pied. Il n'y avait que deux prototypes fabriqués. L'idée de

commercialiser cette invention ne l'intéressait pas. Pour lui, l'important était d'être unique. Le lac servait de lieu d'atterrissage à l'hydravion de Charles Giraud. L'interdiction de cette pratique a suivi son accident auquel j'ai assisté. Ce jour-là, j'ai reconduit Charles jusqu'à son avion qui était amarré du côté du domaine Châteauvent, en face de la Villa Major. Nous avons utilisé une des chaloupes que mon ami Édouard Brisebois louait près de l'embarcadère municipal. Alors que je revenais vers le rivage, j'ai entendu le moteur de l'avion commencer sa manœuvre de décollage. En jetant un coup d'œil, je l'ai vu se diriger droit sur moi. À la dernière minute, Charles a tiré sur le manche et s'est élevé brusquement pour passer au-dessus de ma tête. Son élévation a été trop abrupte et le moteur a calé. J'ai vu l'avion se tourner sur le côté et tomber dans la cour d'une propriété riveraine du Chantecler. Je me suis hâté de me rendre sur les lieux de l'accident. Je m'attendais au pire. Mais non, Charles avait sauté de l'avion avant l'impact et était tombé dans le potager. Il n'avait qu'une entorse au pouce et riait autant de l'avoir échappé belle que d'avoir voulu me faire peur.





L'hôtel Quevillon et la maison Pagé

Croyez-vous à l'esprit de Noël, à l'émerveillement de l'enfance ou à ces bienfaits qui se produisent simplement, comme ça? Je peux vous dire que c'est plausible, que je l'ai vécu.

C'était au printemps de 1951, j'ai acheté le terrain entre la vieille maison en briques et la maison où je suis né. Ce n'est pas un très grand terrain, à peine vingt-quatre pieds sur soixante-cinq, mais il répond à mes besoins. Maintenant, je suis donc là où toute entreprise digne de ce nom devrait être. Il ne reste plus qu'à le construire. J'ai creusé les fondations avec une pioche et une pelle. Heureusement, le sol n'est pas trop dur et il n'y a pas de grosses pierres à enlever du chemin.

Les banques d'alors n'étaient pas particulièrement prêtes à moins de pouvoir offrir de solides garanties. Les prêteurs locaux avaient l'habitude malheureuse de demander plus d'intérêts qu'il n'était chrétien de payer.

Hélène avait vendu son salon de coiffure. Elle avait auparavant tout géré toute seule et maintenant, pour la vente, ma signature était requise par la loi. Elle me faisait confiance et n'a jamais cessé de croire en moi. Nous comptons chaque sou pour

maximiser nos actifs. Les matériaux nécessaires à la construction provenaient en partie de la démolition de l'ancienne église. Du bon bois sec, récemment enlevé, à bas prix. J'ai acquis suffisamment de bois pour mes besoins. Tant qu'à construire, autant avoir le ciel de notre côté. Chaque morceau de bois avait absorbé sa part d'eau bénite. Même le linoléum de l'église a été utilisé pour couvrir le sol. Mes futurs clients seront religieusement accueillis dans ma boutique.

Tout au long de l'été, des badauds se rassemblaient pour me regarder faire. Certains m'encourageaient, d'autres... Disons qu'ils étaient moins optimistes.

À l'automne, j'avais le bâtiment, les outils et le temps. Tout ce qui manquait, c'était les skis, les chaussures et les bâtons. J'étais alors un illustre inconnu. Bien sûr, le nom "Titi" était connu des amateurs de ski, mais le monde des affaires ne repose pas seulement sur une pseudoréputation. Aucun fournisseur ne voulait accorder de crédit à un inconnu. J'ai donc acheté pour cent dollars de matériel pour l'ouverture.

Ma stratégie est axée sur le service et l'entretien. L'équipement est destiné à accommoder les clients. J'ai ancré les fixations, ciré les skis et posé les carres en métal. J'avais l'intention de rendre mon entreprise rentable et de réinvestir mes profits.

Mon inventaire comprenait trois paires de skis, de bottes et de bâtons, une douzaine de fixations et quelques boîtes de carres. Mon magasin n'était pas grand et il semblait vide.



Quelques semaines avant Noël, j'ai appris à croire aux miracles et au vieux Père Noël. Ce jour de décembre, M. Juster est entré dans mon magasin. Je ne l'ai pas immédiatement reconnu. Tout l'été, il était l'un des spectateurs assidus qui me regardaient construire. En regardant mes maigres présentoirs, il m'a demandé pourquoi j'avais si peu à vendre. Je lui ai expliqué que le manque de crédit m'interdisait d'être extravagant, mais que j'avais la situation bien en main. Lorsque l'équipement serait vendu, il serait remplacé et lorsque ma réputation serait établie, j'aurais gagné la confiance des fournisseurs.

Il m'a demandé si cinq cents dollars suffiraient pour bien démarrer. Bien sûr que cela suffirait, mais je ne les avais pas. Il a proposé de me les prêter. Comme il ne les avait pas sur lui, il m'a dit qu'il enverrait son chauffeur avec l'argent. J'aurai deux ans sans intérêts pour le rembourser. J'avoue que je ne l'ai pas pris au sérieux. Qui peut se permettre une telle prodigalité ?



La descente par derrière l'église

Le lendemain, j'avais tout oublié. La matinée passa sans nouvelles de mon philanthrope. En début d'après-midi, une grande limousine noire se gara devant la boutique. Le chauffeur descendit et entra. Il demanda M. "Titi". Il me remit une enveloppe dans laquelle je trouvai un chèque de cinq cents dollars, libellé au nom de "Pine Ski Shop".

J'ai déposé le chèque sur mon compte. Le guichetier m'a assuré que M. Juster avait une excellente réputation. Le lundi suivant, j'ai pris le bus pour Montréal. Je rencontre mes fournisseurs, "Empire Distributors et Canadian ABC". J'ai acheté pour cinq cents dollars de marchandises. Quand on m'a demandé comment je comptais payer, j'ai répondu en espèces. On m'a aussitôt proposé de doubler la commande et de payer dans soixante jours. L'offre était irrésistible, alors j'ai commandé.

La première saison s'est assez bien passée. Mes bilans montraient un bénéfice net de mille cinq cents dollars. J'ai donc pu rembourser mon bienfaiteur sans plus tarder.

Ma deuxième année d'activité fut décisive. Je connaissais Mario Gabriel depuis plusieurs années. Il avait été successivement instructeur aux côtes 40 et 80, directeur de l'école de ski de Mont-Tremblant et examinateur pour l'Alliance des moniteurs de ski du Canada. Il exploitait une entreprise d'importation de skis. Il traitait principalement avec la Suisse, son pays d'origine. Il est venu proposer ses produits. Une relation commerciale et une amitié longue et fructueuse se sont développées.



J'étais convaincu de la qualité de ses produits. Bientôt, j'ai commencé à vendre des skis Attenhoffer, des bottes Henky et Molitor, des fixations de ski Attenhoffer et Marker. L'avantage de traiter avec Mario était qu'il résidait au village. Je pouvais donc choisir chaque paire de skis que j'achetais et m'assurer de la qualité de ceux-ci. La rectitude de la semelle, sa rainure droite, la cambrure égale d'un ski à l'autre et surtout que les skis ne soient pas tordus. Ces détails importants faisaient une différence sur la neige. Sur les pistes, ils prévenaient les chutes et les blessures.

Ma clientèle possédait dans son ensemble une éducation supérieure. Il m'appartenait d'être crédible à leurs yeux pour faire valoir l'expertise du technicien. Modifier la perception n'est pas chose facile. Je me dois de leur présenter un côté de moi qui saura les impressionner. Je suis toujours "Titi", le débrouillard. Je m'étais renseigné sur les étoiles afin de philosopher sous celles-ci lorsque je guidais les randonnées nocturnes. Maintenant je vais sublimer le caractère du "Titi" en maîtrisant les mots d'esprit. Faire ce que peut. Le dictionnaire des citations du monde entier est la source de lecture inimaginable qui a aplombé ma respectabilité. De Confucius à Guitry, ils m'ont guidé à citer quelques sages paroles d'à-propos.

"L'homme n'est rien d'autre que la série de ses actes", disait Hegel. Je peux donc me commettre pour être, mais quoi? Après l'hiver, comment vivre et survivre. C'est beau les petits ouvrages à gauche comme à droite, ça demeure une pitance. Une bonne idée serait d'avoir un autre métier. J'entreprends une formation sur l'entretien et la réparation de moteurs électriques. Mon désir de conserver mon commerce d'hiver me motive à me construire un atelier sur le terrain arrière de ma boutique. La conjoncture est bonne. J'ai une réserve de bois. Mon frère Roger a expulsé mon autre frère Ubald et celui-ci s'est réfugié dans la boutique à bois du Père. Je lui offre un logement aménagé à l'étage de mon futur atelier en échange de son aide à le construire. Mon atelier s'érige rapidement entre les deux boutiques.

Le commerce s'ouvre en juin et la clientèle afflue. En septembre, mon carnet de commandes est submergé et l'entreprise menace d'occulter mon commerce d'hiver. C'est un choix entre cœur et raison. Mon cœur est à l'hiver, bien plus que ma raison n'aura été. Hélène a tenu un salon de coiffure et a géré du personnel. Elle me suggère d'embaucher de l'aide. Je trouve un technicien et lui propose un salaire de base et une participation aux bénéfices, problème résolu. L'employé travaille bien et les clients sont satisfaits. Je reprends en charge mon commerce de ski et m'y consacre sans doute un peu trop. Les deux commerces vont bon train. Au début mars, je constate que les travaux d'entretien électrique ont diminué et qu'il m'est plus difficile d'assurer le salaire du technicien malgré que celui-ci a diminué ses heures de travail. Au début avril, nous convenons que je reprends seul l'atelier. En percevant les comptes en souffrance, j'apprends que depuis des mois, mon employé exécutait des réparations depuis son atelier à domicile. Perdre de l'argent, c'est peu, perdre confiance, c'est tout. Je n'ai pas confiance en mes habilités à gérer un personnel. L'atelier est fermé et s'ouvre alors l'art en mode autonome.



Le retour à la maison

L'été était fait pour vivre facilement. J'ai fait des petits boulots pendant quelques années. Mon moindre défaut est d'être un caméléon. Depuis, j'ai découvert le plaisir de collectionner et de revendre. C'est mon grand-père qui m'a initié au marchandage. Un petit péché qui a amélioré ma condition. Il est vrai que les lois fiscales négligeaient les gains en capital, et j'en ai donc profité. J'ai collecté au fil du temps des morceaux de tout, des matériaux de construction aux meubles et objets de toutes sortes. C'est là que s'est enraciné mon intérêt pour la peinture ainsi que pour les objets anciens. J'ai mis la main sur la première lampe de sanctuaire de notre vieille église. Le luminaire, entièrement en bronze, soutenait un lampion de verre rouge dans lequel un cierge maintenait une flamme dite éternelle. Plus tard, j'ai trouvé un tableau de Narcisse Poirier représentant la vieille église. Mon ami Euclide Côté, bijoutier de profession, collectionnait les armes anciennes, principalement les mousquets et les pistolets. Je lui en ai fourni une variété. Ma connaissance de l'environnement rural facilitait la communication avec les anciens colonisateurs et défricheurs. Ma témérité m'a permis de visiter de nombreux greniers et granges à la recherche d'objets intéressants que les gens conservaient précieusement. Preneur de ces reliques de la petite histoire dont les héritiers, en mal de modernité, se désintéressaient, je fourgonnais des montres, des meubles et tout ce que je pouvais rassembler. Beaucoup de mes

clients étaient des collectionneurs. Certains aimaient les meubles anciens, d'autres se consacraient aux timbres, aux pièces de monnaie, aux sculptures. Comment puis-je résister à une telle tentation? La valeur est relative, car ce qui est précieux pour l'un est souvent négligeable pour l'autre. Il me suffisait de faire correspondre l'intérêt de l'un avec celui qui voulait s'en séparer. J'agissais comme intermédiaire, comme entremetteur, pour satisfaire les amateurs avides. J'ai raffiné mes connaissances grâce au livre de Jean Palardy.

Je courais des enchères, des marchés aux puces et des ventes de garage. Lors de l'un de ces pèlerinages, j'ai acquis un magnifique pastel pour la somme de dix dollars. C'était un portrait d'une jeune femme. Il était signé par Grandmaison. Je savais peu de choses sur cet artiste. Un voisin connaissait un marchand d'art d'Ottawa qui m'a offert deux cents dollars. La marge bénéficiaire semblait intéressante, alors j'ai vendu le tableau. Par la suite, j'ai entendu dire qu'il avait été revendu pour huit cents dollars. Il semble que de Grandmaison était un illustrateur américain bien connu. Ne pleurez pas pour moi, ce sont les lois du pays. L'acheteur détermine la valeur d'un objet.



La grange de Paul Valiquette, chemin Notre-Dame

J'ai sublimé mes aspirations de skieur en ouvrant ma boutique de ski. Il me reste à sublimer mes aspirations de peintre. Je peins pour moi-même, vendre est le moindre de mes soucis. Je donne parfois mes tableaux. On me dit que j'ai de très beaux dessins. À un moment donné, il faut savoir se sacrifier à ses muses. Mon destin n'est pas d'être reconnu comme un grand peintre, je n'ai pas cette volonté. Je ne suis qu'un illustre inconnu. Cela me suffit. Que faire, en été, d'un bâtiment abritant une entreprise dédiée à l'hiver ? Eh bien, nous le louons. Oui, je l'ai loué au Centre d'Art de Ste-Adèle. L'objectif du Centre d'art est d'enseigner aux jeunes la beauté des arts visuels. Le Centre d'art est devenu une réussite et a acquis une belle réputation. J'y ai rencontré de nombreux artistes. Je me souviens, entre autres, d'un jeune sculpteur nommé Armand Vaillancourt et de l'excellent céramiste Vermette. Notre destin résulte d'une prise de décisions improvisées nous permettant de compenser une situation conjoncturelle. Le Centre d'art déménage ses pénates ailleurs, alors, je transforme mon commerce en galerie d'art. Ce sera une galerie telle que je la conçois, des toiles et des objets hétéroclites, témoins silencieux d'antan. Je favorise les peintres locaux, les Messier, Cochand, Desjardins, Schepansky et Italiano.

Pour attirer l'attention des passants, j'expose de beaux objets anciens dans la vitrine, comme un joug massif, une charrette miniature, la lampe du sanctuaire. Les vieux outils oubliés ont le droit d'être exposés, des scies à glace et des pinces, des pinces en bois et d'autres objets. Ils ont un caractère artistique.



Pour attirer l'attention, j'ai mis en place un panneau d'exposition extérieur. Mon amour pour les œuvres d'art figuratives m'empêche d'en exposer à l'extérieur. Compte tenu de la tendance artistique vers l'abstraction et l'automatisme, j'ai décidé d'imiter cet art. Avec frénésie, j'ai créé un monstre. Sur une simple planche de contreplaqué, j'ai versé irrévérencieusement les restes de quelques pots de peinture extérieure. Le résultat était captivant. La couche primaire était blanche. Des éclats de couleurs noir, rouge et bleu projetées avec une cuillère couvraient le fond. C'était intéressant et attirait bien l'œil. Étonnamment, cette pièce d'art facétieuse fut louée et qualifiée de travail de génie. Même un professeur d'art a enseigné à ses élèves sur la réflexion artistique qui a conduit l'auteur à la finalité de l'œuvre.



Le scieur

Le Centre de peinture de Ste-Adèle est devenu une attraction pour les touristes. Situé au milieu de la côte, il bénéficiait d'un avantage : être une halte de repos, un lieu de ressourcement avant de continuer l'ascension vers le sommet. Tout le monde s'y sentait bienvenu, même les plus jeunes et les plus turbulents. Pour survivre, j'ai conçu de petites toiles à bon marché, un souvenir touristique. Le motif pouvait être reproduit aisément, encadré et se fondre dans le décor.



Le laboureur



Habiter l'immensité

Comment en suis-je arrivé là? Comment ai-je pu, homme de campagne sans surplus d'éducation, perdu dans la nature, m'intéresser aux arts? Mystère et boule de gomme! Je ne me souviens pas avoir rêvé ou même envisagé de pratiquer un art pour vivre. Tout d'abord, l'art n'est pas mon gagne-pain, c'est une occupation ponctuelle. Au mieux, celle-ci s'inscrit aux saisons de ma vie.

Mes connaissances dans le domaine ont été acquises au fil d'une vie et encore. Quand je regarde qui je suis, je vois que je suis le résultat de multiples croisements. Ma consécration est le résultat de l'influence sociale à laquelle j'ai été exposé. Sur ce point précis, je peux dire que j'ai été privilégié, mais ne pensez pas que cela soit une recherche particulière. Mes mentors étaient tous là, presque à mon insu, me transmettant la somme de leurs connaissances. Parmi eux, je me souviens de Gonzague Hénault, un peintre et grand décorateur de théâtre. À quoi ressemblait-il? Je ne peux plus vous le dire. Il est passé dans ma vie et m'a imprégné. Ma jeunesse et ma liberté n'étaient pas de simples mots. C'étaient d'une réalité vivante subordonnée au bon sens. Mon imagination seule ou son absence me limitera. À cette époque, je travaillais au jour le jour. Personne ne travaillait à la semaine, à quelques exceptions près, comme à la papeterie. C'est ce qui crée la différence entre ceux du village et ceux de Mont-Rolland. Lorsqu'il y avait un chantier, il suffisait de se présenter assez tôt le matin pour obtenir un travail. Certains étaient plus prisés que

d'autres et obtenaient certaines garanties pour le travail du lendemain. Roger et moi avons décidé de devenir peintres. Profitant des rénovations à la Maison Blanche, nous nous sommes portés volontaires comme apprentis peintres. Nous étions jeunes et audacieux. Mon expérience se limitait aux concours de dessin à l'école. Cela suffisait-il pour être embauché? Cet après-midi-là, nous nous sommes présentés au chef de projet, Gonzague Hénault. Ce dernier a immédiatement compris l'étendue de notre ignorance et nous l'a signalé en ces termes : "Je suis heureux de constater que vous n'avez pas de mauvaises habitudes de travail. Il sera donc plus facile pour vous de vous adapter à mes exigences". Exigeant, il l'était. Nous avons intérêt de suivre ses instructions à la lettre. J'ai donc appris l'art des couleurs, du trompe-l'œil et de la fresque. Je m'intéressais à l'art décoratif, à l'imitation des textures et à tout l'aspect picturaux. C'est à cette époque que j'ai réalisé mes premières œuvres. Des croûtes sans valeur, bien égarées dans le temps, dont il ne reste rien. Pour moi, l'art est un violon d'Ingres. Une amie, dont la mère peignait avec un certain Sherriff Scott, me présenta et j'eus le loisir de rencontrer l'artiste. Malheureusement, la rencontre artistique fut brève.

Je produis un objet décoratif. Ce n'est pour moi qu'une fantaisie sans avenir. Je peins des toiles pour décorer des chalets. Je les donne au lieu de les vendre. Je peins presque en secret comme si c'était honteux pour un homme de s'amuser ainsi. Je pratique principalement le lettrage et la décoration de panneaux. Si jamais je peins sérieusement, c'est au printemps, pendant la saison des sucres, à l'époque où les touristes sont partis. Je cache mon matériel dans mon sac à dos. Mes skis me permettent alors de m'éloigner des regards indiscrets et des moqueurs. Je me retrouve en pleine nature accueillante, posant sans honte sur une toile l'objet de mon ardeur. Je le défigure parfois, en introduisant dans mon dessin une fantaisie ou un souffle de ma jeunesse qui n'existe que pour répondre au sens artistique.



Évocation d'un printemps disparu

Cette première influence fut suivie par d'autres rencontres artistiques. L'une d'elles fut ma rencontre avec Carlo Italiano, un jeune illustrateur du Montreal Star. Au milieu des années trente, lui et George Lutfy parcouraient à vélo les routes du Nord. C'est le cycliste que j'ai rencontré en premier, puis ce fut le skieur, l'amoureux des pentes. Au début des années cinquante, je lui ai vendu ma maison où il a emménagé avec son épouse. Il faisait le trajet quotidien jusqu'à Montréal pour revenir en début de soirée. Il illustrait à l'aquarelle et la gouache, maîtrisait également l'art de la caricature. Avec ses encouragements, j'ai ouvert une galerie d'art estivale, le Centre de peinture. Il y a exposé quelques œuvres et vendu son livre sur les traîneaux de son enfance. Il est devenu un ami, un voisin et un complice.

Christo Stéfanoff possédait un atelier à Val-David. Il enseignait, avec sa femme, l'art de la peinture au couteau et à la spatule. Il exposait chez lui des œuvres imposantes de 220 cm sur 440 cm. Des toiles gigantesques représentent des scènes du ghetto de Varsovie, de la résistance ou encore un simple lièvre grandeur nature. Le réalisme de ses toiles combiné à l'expressionnisme du médium utilisé avec ardeur le plaçait entre peintre et sculpteur. Il savait illustrer un champ de neige, lui donner une perspective profonde simplement par les traits et l'épaisseur de la peinture qu'il appliquait. Je l'ai rencontré et lui ai présenté l'une de mes œuvres pour obtenir une critique. Je voulais connaître l'état de mon talent, ce que je devais faire pour parfaire mes connaissances. Calme, il observa mon étude, qu'il jaugea, mesurant la perspective avec sa canne. Il dit que mon talent naturel ne survivrait pas aux leçons, que je devais suivre mon propre chemin et acquérir la plénitude de mon art par la pratique. Il aurait pu me proposer ses cours et je les aurais achetés à prix fort. Au lieu de cela, il me dit de me faire confiance, d'observer et de persévérer. Ce fut une leçon pour moi.



Le caractère anguleux de l'abandon

Wladimir Schepansky vivait dans une maison louée à mon ami Raymond Staub au lac Millette. J'admirais le talent de cet artiste et voulais ajouter une œuvre à ma collection. Pour l'acquérir à un bon prix, j'ai demandé l'aide de Raymond. Feignant l'achat d'un cadeau de mariage pour l'un de ses neveux, il obtint pour moi un magnifique paysage automnal résolument impressionniste. Quelques années plus tard, j'ai ouvert le Centre de peinture et parmi les exposants, il y avait Schepansky. Ce dernier a même eu une exposition personnelle d'un mois qui fut un grand succès. Au fil du temps, nous avons développé une amitié longue et sincère. Nous allions peindre ensemble dans la nature. En l'observant, j'ai appris de nombreuses techniques d'improvisation, comme peindre avec des branches au lieu d'un pinceau, comment intégrer une tache ou une éclaboussure dans une peinture. Il m'a fait comprendre, en me situant dans l'art de la peinture, que l'échelle de l'art oscillait entre le dessin et l'application de la couleur, tout comme, pour un musicien, l'orchestration est pour le soliste. Cette amitié a duré près de vingt ans, jusqu'à sa mort.



Les skieurs débordaient du quai de la gare

La moisson

La galerie m'a permis de connaître une génération émergente d'artistes : Lorraine Valiquette, Michel Gougeon, Michel Rollin et sa femme Micheline Gagnon, Jean Lamoureux et George Dufour pour n'en nommer que quelques-uns.

La majorité de mes œuvres représentent l'hiver. Un thème magnifique s'il en est, ce choix n'est pas le fruit du hasard. Il me permet de mieux illustrer mes sujets. La nature est omniprésente dans les Laurentides et revendique ses droits sur les vieilles structures abandonnées. Les granges et les remises tombent sous l'influence de la végétation ou sont cachées sous les arbres. Ainsi, pratiquement, lorsque les feuilles sont absentes, elles peuvent être clairement vues. Le froid hivernal est aussi un facteur émotionnel. Il met en lumière les souvenirs figés, l'état d'abandon du patrimoine et notre vulnérabilité. Il souligne également nos efforts et notre détermination à conquérir ou à apprivoiser la nature. Cependant, ma démarche est restée bon enfant et me définit bien.



Trois portes pour accueillir maîtres, marchands et mendiants

Une ébauche embryonnaire de croissance est apparue avec l'arrivée de l'autoroute 15. Désormais, Montréal n'est plus qu'à quelques minutes du village. Les citadins peuvent aller et venir à leur guise. S'installer offre une vague promesse, il y aura une croissance économique. Avec le recul, l'image est imparfaite. Il y a eu une croissance démographique, mais les habitudes de consommation ont été laissées pour compte. Avec la horde arrivent les bannières qui délogent progressivement les indépendants.

Le village n'est maintenant plus qu'un entre-deux pour les néo-touristes; entre quelques jours et quelques heures. Les maisons de pensions, les auberges et même les hôtels disparaissent, une par une, cédant la place aux motels, qui, à leur tour, passeront. Les stations de ski accueillent une clientèle de passage. La région n'est qu'un terrain de jeu, un lieu de restauration le temps d'une pause. Rendons hommage à l'esprit scientifique d'Antoine Lavoisier : "Rien ne se perd, rien ne se crée et tout se transforme." Il appartient aux humains de s'adapter. Mon village existe toujours et m'est de plus en plus étranger.

Aujourd'hui, les petites épiceries ont disparu. Il n'y a plus de Campeau, de Lafantaisie, de Bourdeau ni d'Ouimet. Ils ont été évincés par les grandes chaînes. Arthur Groulx a fermé sa boucherie. Il fut un temps où nous pouvions nous vêtir localement chez Lupien. La boutique Rémi a résisté tant bien que mal.

La proximité de Montréal sonne un glas que personne ne veut entendre. Comme il est facile d'aller plus loin à la recherche d'une variété illusoire du plus grand ou du plus gros. Les concurrents n'ont pas besoin de bon voisinage et se gardent à bonne distance. Les clients sont de plus en plus avides et le vide à remplir les comble. Plus avance le progrès, plus revient le passé. La ville fusionne village et paroisse, puis rapatrie les terres scindées de Mont-Rolland dans son giron. Me voici de retour au paysage où je suis né, délesté de son esprit d'antan. Nous ne sommes plus un terrain de jeu.



Cheminant sur la rivière vers le Alpin Inn

L'une des grandes vérités de ce monde est que la vie continue malgré tout. J'ai essayé d'arrêter la course du Soleil, mais c'était un effort vain. L'heure bleue du crépuscule me rappelle ma condition humaine. Le cycle du temps a fait son œuvre, la récolte approche. Je cède la place à la nouvelle génération. La vieille maison familiale est transformée en galerie d'art et mon commerce en logements. Mettre la clé dans la porte une dernière fois n'est pas facile. Voilà, j'ai vendu ma maison et mon entreprise, mais les portes de mon cœur et de mon esprit sont encore déverrouillées. Oui, la terre tourne et un nouveau jour apparaît, glorieux et plein de promesses. La page de mon aventure s'ouvre sur un nouveau chapitre, me voilà un homme parmi tant d'autres.

Que pouvons-nous dire de la retraite? Y a-t-il quelque chose d'intéressant à dire? Cela faisait longtemps que cela était attendu et entendu. Dans les années prospères, j'ai acquis un terrain dans le dixième rang qui, aujourd'hui, se trouve au bout du chemin François Meilleur, mais quand je l'ai acheté, il y avait deux routes étroites et parallèles menant à la rivière du Nord. La première, sur le terrain de la famille Meilleur et la seconde sur celui des Beauchamp. Les deux routes donnaient accès à des maisons, des chalets et des camps le long de la rivière.

C'est en 1974 que j'y ai construit une maison. À l'origine, elle était destinée à être un chalet pour mon fils qui s'était marié l'année précédente. Un seul étage, de style suisse, rien de très coûteux, avec trois pièces, suffisant pour le temps des vacances. Ma belle-fille nous annonce qu'elle attend un enfant et que nous devrions envisager d'inclure une autre pièce. Les plans changent radicalement. Le chalet est transformé en une maison de style canadien, deux étages avec quatre chambres. Mon frère Ubald et moi l'avons érigée en deux étés. La maison est celle de mes rêves, l'aboutissement de mes compétences. Un rêve si beau qu'il m'a convaincu de vendre mon entreprise et ma maison, et d'en faire ma résidence personnelle où je recevrais visiteurs et famille. J'ai déménagé là-bas en 1977.



Ma maison près de la rivière

J'ai 60 ans, je me retire au bord de la rivière du Nord. Recevoir la famille, peindre, skier, profiter du temps à ne rien faire, ne sont pas seulement des vœux pieux. Non! J'aime faire ce que j'ai à faire, quand je dois le faire, où et quand je le fais, c'est à moi de décider. J'ai toujours été un affreux touche-à-tout. Alors, j'ai pris mes précautions et construit mon propre atelier, un endroit pour moi. Un bâtiment de seize par vingt pieds à quelques pas de la maison. Ce serait mon endroit préféré, mon exutoire.

Me réfugier dans mes souvenirs, recréer l'enfance dans mon atelier, voilà ma quête, l'objet de mon intérêt. Mon atelier contient ce qui m'est précieux, proche de mon cœur. Un vieux poêle à bois pour chauffer l'intérieur, faire bouillir de l'eau pour le thé, griller une tranche de pain et, parfois, cuisiner de bons plats. L'établi de mon père, quelques-uns de ses outils y ont trouvé refuge. J'ai retrouvé la mortaiseuse et la vrille d'angle de mon grand-père, sur laquelle son nom, J.A. Valiquette, avait été inscrit gravé avec un poinçon. C'était son habitude de marquer ses outils avec ses poinçons typographiques. Pour des raisons de sécurité, je me suis débarrassé du poêle à bois que j'ai ensuite remplacé par une chaufferette électrique. L'appareil maintenant bien la chaleur, mais refroidissait l'atmosphère. Rien ne vaut un feu de forge pour

recréer une ambiance d'antan. Le modèle portable que j'ai débusqué venait d'un maréchal-ferrant itinérant. Quelques outils de forge ont été ajoutés au décor, pinces, tenailles, marteaux, enclumes et équarrissoirs. Mon atelier contenait toute mon enfance, même un savon local qu'on m'a assuré avoir été fabriqué par ma grand-mère. La provenance était plausible. Il est possible que ce voisin l'ait gardé en souvenir, tout comme il est possible que le voisin sublime l'histoire de l'objet.

Pour meubler mes loisirs, j'ai décidé d'illustrer l'historique du ski de mon village. Pour produire un livre au format lettre, vingt-sept toiles sont peintes et plusieurs dessins embellissent dix-huit textes écrits en vers. Cent dix exemplaires de l'album sont autoproduits. Le 24 juin 1997, une exposition au Musée Zénon Alary fut organisée. J'y présente mon livre et mes œuvres. Quelques tableaux furent vendus et presque tous les livres.



Une maison du dixième rang

Une nouvelle obsession m'envahit, un feu ardent, le désir d'illustrer mon village d'autrefois. L'irritant est considérable, de nombreuses maisons ont disparu. C'est mon bogue de l'an 2000. J'ai quelques photos et vieilles cartes postales. Je consulte des témoins de l'époque, ceux de cette jeunesse, pour obtenir un détail ou une indication. Douze ans de travail, de recherches et de doutes pour produire une cinquantaine de tableaux. Ce sont mes dernières œuvres, elles portent les traits de l'âge, de mon âge.

Le temps s'écoule rapidement, encore plus rapide est la croissance de mes petits-enfants. Mon petit-fils assure la relève en devenant moniteur de ski aux 40 & 80. Il est suivi par sa sœur. Ils sont ma fierté. Puis, dans les derniers mois du millénaire, survient le triste départ de ma petite-fille, quatre mois seulement après la naissance de sa propre fille. Une tristesse m'inonde comme si alimentée par l'eau de la rivière. Le coup est plus difficile pour Hélène. Un mal gastrique s'empare d'elle, la ronge insidieusement, extrait goutte à goutte ses forces vitales.

2005, mon cœur flanche, un régulateur assiste ses battements. Demeurer à la maison n'est plus une option. Je quitte la tranquillité de la rivière qui a déjà trop coulé. Cette sérénité, je ne pouvais plus la maintenir. Hélène, ma belle Hélène, ta santé, ta présence diminuent encore et je n'ai plus la force de compenser. À contrecœur, je lâche prise, je perds tout intérêt pour mes activités, seule ma belle Hélène, mon seul et véritable amour, compte pour moi. Nous intégrons la maison de retraite du village dans l'ancien couvent des Sœurs de la Providence. C'est notre dernier bastion, au bout du chemin nous attend notre finalité humaine. Notre quotidien se résume à apprécier le temps qui passe et de profiter de chaque instant ensemble. Il nous reste quelques années pour partager les récits de notre bonheur, la récolte de notre vie. Nous sommes de ces vieux couples au sourire complice qui se tiennent par la main. La fatalité emporte inéluctablement la vie, cette fine ligne entre l'infiniment grand et l'infiniment petit. Peu à peu, tout se transforme, tout devient étranger, tous les souvenirs se transforment en autrefois. Je ressens le vide, l'absence de ma mie. Je comprends trop bien le désarroi de mon aïeul. Des semences s'offrent à la volée par bon vent de plaisir. La germination fonde la genèse du rêve à venir. Les pousses croissent espérant que le temps dure toujours. La floraison mûrit trop rapidement, s'épanouit et s'offre voracement au jour. La récolte engrange les souvenirs à ensementer. Un homme sage écrirait le temps de sa mémoire, mais moi, je dessinais les temps de mon savoir. Ce que valent les biens de la terre n'égale pas la joie de les léguer avec tous les moments partagés. Ma maison abrite désormais mon petit-fils. Le temps de la floraison lui appartient maintenant. Où sont passés tous les vieux amis, que l'on ne revoit jamais? Ils ont suivi leur chemin jusqu'à leurs derniers séjours. Mon temps se passe seul dans une pièce à me repentir. Les soins nécessaires me sont donnés en route vers l'éternité. Alors que le manège s'arrête, la récolte a tari les cultures. Je dors maintenant pour toujours, ancré. Ma tête de "Titi" a ployé, alors que je suis interrompu, si finement, en traçant ces lignes superficielles.

Je plonge en ce moment, me laisse guider par les mots, par les sons, par ce qu'est l'univers d'une quête sans fin où tout est divin. Que dois-je retenir, si ce n'est que ma vie fut la somme de moments éphémères?